



Bulletin Salésien

N. 4 -- Avril -- 1907.

Année XXIX

*Bonus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. [Ps. XL.]*

Sanctus

DA MIHI

ANIMAS CÆTERA TOLLE

Compositions musicales de Dom Pagella, en conformité avec le récent *Motu proprio* de Sa Sainteté Pie X, relatif à la musique et au chant.

MESSES.

- N. 5. Messe du Sacré Cœur de Jésus, pour deux voix de contralto, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium (2^e édition), 2 fr.
- N. 22. — Seconde Messe en l'honneur de S. Joseph, pour deux voix égales, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium (2^e édition), 2 fr.
Le chant seulement, chacune des parties, 0,30 cent.
- N. 23. — Troisième Messe de Requiem, à deux voix, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium (2^e édition), 1 fr. 80.
Le chant seulement, chacune des parties, 0,30 cent.
- N. 28. — Messe en l'honneur de S. Louis de Gonzague, spécialement composée pour les Patronages, très facile (2^e édition), 2 fr.
Le chant seulement, chacune des parties, 0,60 cent.
- N. 42. — Messe funèbre (avec le Dies irae et le Libera) à trois voix d'homme, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 3 fr. 50.
Les parties séparées, 0,40 cent.
- N. 50. — Messe en l'honneur de S. Jean l'Évangéliste, à trois voix égales (contralto, basse et ténor), avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 2 fr.
Parties séparées, 0, 30 cent.
- N. 51. — Messe en l'honneur de Sancta Rosa, à une seule voix, de moyenne étendue, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr. 50.
Le chant seulement, 0,30 cent.

Pour paraître prochainement.

- N. 52. — Messe funèbre, à une seule voix, de moyenne étendue, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr. 50.
Le chant seulement, 0,30 cent.

Compositions en l'honneur du T. S. Sacrement.

- N. 15. — Deux motets. 1. O cor voluptas coelltum. — 2. Ecce Panis. A deux voix d'homme avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr.
Le chant seulement, chacune des parties, 0,10.
- N. 19. — Trois Tantum Ergo, à quatre voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr. 10
Le chant seul, 0,15.
- N. 44. — Motets Eucharistiques. 1. O Jesu *mf* dulcissime. — 2. Panis angelicus. — 3. O Salutaris hostia. — 4. Ecce Panis. — 5. Adoremus. — 6. Tantum Ergo. — Pour deux voix égales, ou une seule voix, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 2 fr.



Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Turin - Oratoire de S. François de Sales

(Paraît une fois par mois)

SOMMAIRE: Une gloire de l'Oratoire du Valdocco: Dominique Savio — Quelques détails biographiques — Dominique Savio et Dom Bosco — Froyennes (Belgique) Une nouvelle fondation salésienne — Bibliographie — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Ile de la Jamaïque, Équateur* — Le Manuel des Coopérateurs — Une page d'histoire: *Ce roi-là, Jésus-Christ, on ne le détrônera jamais* — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice — Chronique Salésienne: *Mallebrugge-lès-Gand* (Belgique), *Lisbonne, Bahia* (Brésil), *Cordoba* (République Argentine) — Variétés: *La bonté de Pie X., La charité de Pie X* — Vie de Marguerite Bosco, mère de Dom Bosco — Nécrologie: *Le Révérend Père Dom Pie de Hemptinne* — Coopérateurs défunts.

Une gloire de l'Oratoire du Valdocco



LE neuf mars dernier, l'Oratoire S. François de Sales commémorait le cinquantième anniversaire de la mort d'un de ses premiers enfants, le jeune et pieux Dominique Savio, rappelé par le Seigneur dans sa quinzième année.

Le grand bien que cet aimable enfant accomplit au milieu de ses disciples durant le cours de sa courte vie, et le bien plus grand encore qu'il continue de faire par le souvenir de ses vertus, que Dom Bosco lui-même a voulu mettre en lumière dans un opuscule, ne nous permettent pas de laisser ce cinquantenaire passer inaperçu.

De nos jours où par suite de l'habitude prise de fêter tous les événements, on s'expose, hélas! à célébrer des apothéoses bien souvent inopportunes et quelquefois même injustes, ce n'est pas

seulement convenable, mais c'est un devoir, lorsque l'occasion s'en présente, de placer dans leur pleine et brillante lumière ces âmes d'élite dont la mémoire sera toujours en bénédiction.

« Les honneurs qui se rendent à la vertu (écrivait en 1895, S. Ém. le cardinal Capeceletro, à l'occasion des fêtes célébrées à Mondonio, pour la pose d'une pierre commémorative sur la façade de la maison où mourut précisément notre Dominique Savio), les honneurs qui se rendent à la vertu sont les seuls dignes des véritables chrétiens, parce que dans la vertu resplendit cette lumière du Seigneur. qui nous la fait toujours plus connaître et aimer. » C'est précisément pour cela que nous croyons que nos lecteurs prendront intérêt et s'associeront à l'affectueux tribut que nous avons rendu au pieux élève de l'Oratoire.

« Il semble que ce soit un signe de prédestination pour les Ordres religieux, écrivait également en octobre 1885 l'Éminent Cardinal Parocchi, que le départ pour le Ciel de jeunes enfants élevés dans leurs instituts. Tels furent Louis de Toulouse et Jean Baptiste de Bourgogne pour les Frères Mineurs; Imelda Lambertini pour les Sœurs Dominicaines; Michel Desanti pour les Trinitaires Déchaussés; Jérôme Tiraboschi pour les Camilliens; le Vén. Castelli pour les Barnabites; le Frère Gabriel des Sept Douleurs pour les Passionistes, et pour ne pas parler de tant d'autres, cette sublime trinité des Stanislas Kostka, Louis de Gonzague et Jean Berkman pour les Jésuites.

« De nos jours, Dom Bosco ne pouvait pas avoir de plus belle espérance de succès pour son Œuvre que cette pléiade de bons jeunes gens, Gabriel Tessio, Louis Rua, Camille Gavio, Jean Massaglia et tant d'autres, qui accomplirent rapidement la course de leur vie, après avoir saintement employé le peu de jours que leur accorda la Providence sur cette terre. Et cependant je ne sache pas que le pieux fondateur des Salésiens ait écrit d'aucun d'eux et avec une tendre affection paternelle comme il l'a fait du jeune Savio.

« Dans l'opuscule qu'il lui consacre et qui a la valeur d'un beau volume, se refléchi exactement la physionomie de D. Bosco, et le fait est d'autant plus merveilleux que le bon Père reproduit d'une manière plus saisissante la physionomie de cet admirable jeune homme. Tout en Savio est du Seigneur qui parle par lui, et ceux qui le connaissent peuvent dès ses plus tendres années, redire ces paroles du Psaume: *Domine, prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis*. Le cher enfant, à quatre ans comme à quinze, est toujours égal à lui-même et répand l'odeur du lys. Qu'il soit à Murialdo comme à Castelnuovo

d'Asti, à Mondonio comme à Turin, on ne voit en lui que piété et candeur. Chez lui avec ses parents, vrais modèles de vie chrétienne, à l'école vis-à-vis de ses maîtres et de ses condisciples, à l'Oratoire de D. Bosco, envers ses supérieurs et ses camarades, il montre une vertu si virile et il parvient à une perfection si extraordinaire que l'on doit dire, en le contemplant: Que seront donc les athlètes, si déjà les petits sont si grands! Quels trésors de sainteté réserve le Seigneur à la descendance de D. Bosco, quand déjà dans un jardinet on cueille de telles fleurs pour les transplanter dans son vaste jardin!

« Mais, continue l'Éminent Cardinal, si Dominique Savio est une gloire très pure pour les Salésiens, il est aussi et surtout un exemple pour la jeunesse de notre temps. Si Louis Comollo, mort au Séminaire de Chieri, fut un modèle pour les jeunes abbés, et le Vén. Sulpice Nunzio pour les apprentis, notre Savio sera toujours le véritable type à imiter pour les étudiants qui veulent avancer dans la vertu et la science.

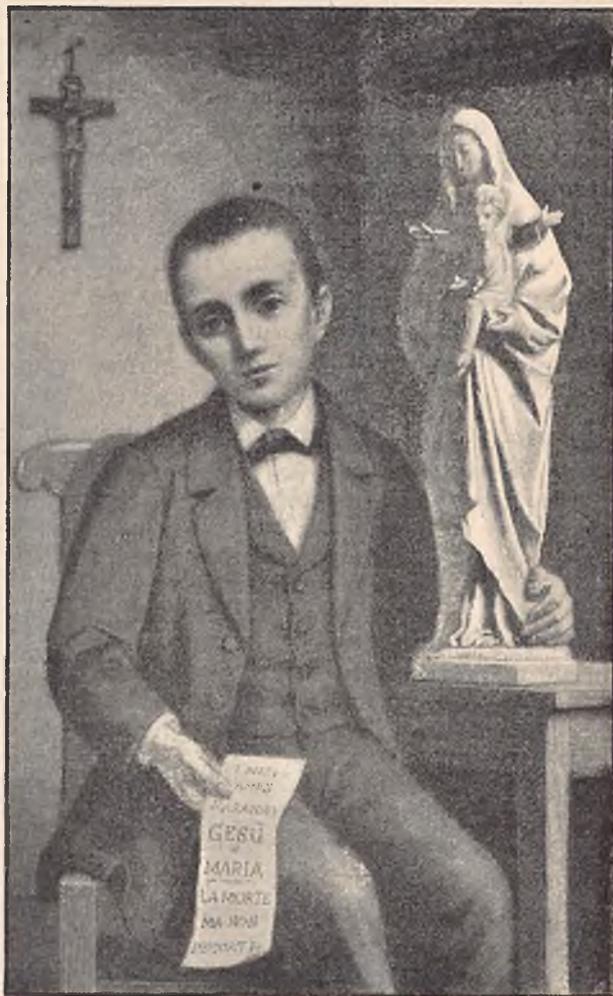
« La vigueur de la vie physique et le caractère même des études exposent les jeunes étudiants à des dangers, indépendants, pourrait on dire, du milieu dans lequel la jeunesse se trouve. Et alors qu'arrive-t-il, si l'on y joint la contagion des amitiés mauvaises, les scandales donnés par des condisciples, l'enseignement pervers de certains professeurs? Oh! Il est à souhaiter que les jeunes étudiants fassent la connaissance de Savio, qu'ils apprennent de lui à se sanctifier même et surtout au milieu des dangers, à mélanger l'austérité du devoir avec une saine joie, l'innocence des mœurs avec l'expansion d'une âme affectueuse, le franc parler avec une douce réserve, la dignité de soi avec la modestie, la vie intérieure allant jusqu'à l'union intime du Seigneur avec les exercices assidus, multiples et fatigants de la vie

extérieure ; qu'ils apprennent de lui comment ils pourront *être chers à Dieu et aux hommes*, et comment ils pourront laisser une mémoire bénie à ceux qui viendront après eux.

Et de fait, notre but principal en évoquant à nouveau la mémoire de Dominique Savio est d'exciter les jeunes élèves et tout spécialement ceux de nos établissements et Oratoires à imiter ses vertus. Les exemples de Dominique Savio furent toujours féconds en généreuse émulation (1).

Enfin nous ne pouvons pas cacher à nos lecteurs que nous avons accueilli avec joie cette commémoration cinquantenaire dans le but de toujours mieux faire connaître les idées et

l'esprit de notre Vénéré Fondateur. Dans la préface qu'il consacrait à la vie de *Dominique Savio*, Dom Bosco exposait aux élèves de l'Oratoire les difficultés qui, d'après lui, s'opposaient à la publication de cet opuscule.



Dominique Savio.

(1) D. Bonetti à la page 629 des « *Cinq premiers lustres de l'Oratoire du Valdocco* » écrit ce qui suit : « L'année 1861 (la quatrième depuis la mort de Savio) se présentait sous les plus heureux auspices. Les trois patronages établis dans Turin étaient très fréquentés, notre établissement du Valdocco regorgeait d'enfants, et la piété et la moralité y florissaient. Bon nombre de jeunes apprentis et d'étudiants reproduisaient par leur vertus la vie de Dominique Savio et renouvelaient près de nous les œuvres merveilleuses et même surnaturelles de notre angélique compagnon et ami.... Le désir était si grand chez tous d'avoir une bonne conduite morale et religieuse qu'à la fin de la semaine, lorsque venait la lecture des notes des professeurs et des assistants, il arrivait très rarement d'entendre un *neuf*, car tous méritaient la note *dix*. C'est dire que personne ne donnait motif à la plus légère plainte pour la piété, la classe, l'étude, le réfectoire, la récréation, etc. La note *neuf* qui indiquait cependant une conduite quasi très bonne, était si peu prise en compte que lorsqu'un élève la recevait, plutôt par suite de sa légèreté que pour sa méchanceté, il en pleurait à chaudes larmes, et d'ordinaire il faisait en sorte de ne plus en mériter une autre durant toute l'année. Cette année 1861 fut donc pour ainsi dire l'âge d'or pour notre Oratoire, et les successeurs de D. Bosco peuvent, avec raison, faire des vœux ardents pour que cet âge retourne et s'étende à tous ses établissements aussi bien ceux qui existent actuellement que ceux qui seront fondés dans l'avenir. »

Pour nous, nous croyons fermement que ce magnifique vœu pourra avoir sa pleine réalisation partout où l'on présentera comme modèle aux élèves la douce et attirante figure de Dominique Savio.

Un autre obstacle, écrivait-il, se présente sous ma plume : c'est la nécessité de parler souvent de moi, parce que ce jeune homme ayant vécu environ trois ans dans cette maison, j'ai souvent à raconter des choses auxquelles j'ai pris part. Cet obstacle, je crois l'avoir ainsi surmonté en m'en tenant au devoir d'historien qui est d'écrire la vérité des faits,

sans regarder aux personnes. Toutefois, si vous trouvez quelque fait où je parle de moi avec une certaine complaisance, attribuez-le à la grande affection que je portais à notre défunt ami et que tous vous partagez avec lui, affection qui me pousse à vous ouvrir le plus intime de mon cœur, comme ferait un père parlant à ses fils bien aimés.

Ainsi donc, D. Bosco nous narre de lui-même une infinité de choses très précieuses pour qui aime à connaître de plus en plus l'esprit du bon Serviteur de Dieu. Son amour pour la jeunesse, la douceur de sa direction, son zèle pour le salut des âmes, la vie exemplaire qui, grâce à lui, se vivait à l'Oratoire, et tant et tant d'autres choses si chères et si édifiantes, sont si naïvement décrites en ces pages si suaves que nous ne pouvons pas refuser à nos lecteurs de leur en donner de longs extraits.

Nous aimons à penser que le Tout-Puissant à qui nous rapportons tout honneur et toute gloire, a béni cette commémoration cinquantenaire, permettant que la mémoire du pieux Savio soit de plus en plus estimée comme elle le mérite; que les élèves y aient trouvé un encouragement au bien; le nom de Dom Bosco une nouvelle gloire; enfin nous, ses fils et ses disciples, un stimulant plus grand pour poursuivre généreusement notre sainte mission d'éducateurs.

Quelques souvenirs biographiques.

DOMINIQUE SAVIO naquit à Riva di Chieri, le 2 avril 1812. Il avait reçu de la nature un bon caractère, un cœur proprement né pour la piété. Il n'avait encore que quatre ans que déjà il récitait de lui-même les prières du matin et du soir, celles d'avant et d'après les repas, l'*Angelus*; c'était lui, bien souvent, qui invitait les gens de la maison à accomplir ces pieuses pratiques si par hasard ils venaient à les oublier. Un jour, n'osant pas avertir un étranger reçu

dans la maison de ses parents, il se retira dans un coin. Interrogé ensuite par son père sur ce fait insolite, il répondit: « je n'ai pas osé me mettre à table avec un homme qui mange comme les bêtes. »

À sept ans, il fut admis à la première communion; il s'approcha de la Sainte Table avec la plus grande ferveur et une parfaite connaissance de l'acte qu'il allait accomplir. Nous en avons la preuve dans ces *Souvenirs* qu'il écrivit en ce beau jour et qu'il conservait précieusement dans un livre de piété pour les relire souvent.

Souvenirs écrits par moi, Domenico Savio, en l'année 1819, quand j'ai fait ma première Communion à l'âge de 7 ans.

1° *Je me confesserai souvent et je ferai la communion toutes les fois que mon confesseur me le permettra.*

2° *Je veux sanctifier les jours de fêtes.*

3° *Mes amis seront Jésus et Marie.*

4° *La mort, mais pas de péchés.*

Avec de telles résolutions, qui peut s'étonner qu'il soit devenu le modèle de ses camarades à Murialdo, à Castelnuovo d'Asti et à Mondonio où il fit successivement ses premières études, enfin lorsqu'il fut admis à l'Oratoire où il s'éleva, sous la direction de D. Bosco, à la plus haute perfection.

Entré à l'Oratoire en octobre 1854, il y resta jusqu'au mois de mars 1857, lorsque sur le conseil des médecins qui voyaient sa santé déperir, il rentra à Mondonio où il devait mourir quelques jours après.

Mais, raconte D. Bosco, qui l'aurait vu quelques heures seulement avant de mourir, ne l'aurait jamais cru à la fin de sa vie. Son air joyeux, ses regards toujours vifs, la pleine connaissance qu'il avait de lui-même, tout cela jetait chacun dans l'étonnement, et nul, si ce n'est lui, ne pouvait se persuader qu'il fut si près de la mort.

Une heure et demie avant qu'il rendit le dernier soupir, le vénérable curé de Mondonio alla le visiter et voyant sa tranquillité, il était dans la stupeur de l'entendre recommander son âme à Dieu.... Après le départ du Pasteur, il s'endormit pendant quelques instants, puis, se réveillant, il tourna son regard vers ses parents: « Papa, dit-il, nous y sommes... Il est temps; prenez mon *Giovane provveduto* (1), et lisez-moi les prières de la bonne mort.

À ces paroles, la mère éclata en sanglots et s'éloigna de la chambre du malade. Le père avait le cœur brisé du douleur et se sentait étouffé par les larmes; toutefois il prit courage et se mit à lire ces prières. Dominique répétait attentivement et distinctement chaque parole, et arrivé à ces mots: *Quand enfin mon âme comparaitra devant vous et verra pour la première fois la splendeur immortelle de votre Majesté, ne la rejetez pas de devant votre présence, mais dai-*

(1) Ouvrage spécialement destiné à la jeunesse qui y trouve tout ce qui lui convient pour se sanctifier par la pratique de ses devoirs, les exercices de piété, etc. etc.

guez me recevoir dans le sein amoureux de votre miséricorde, afin que j'y chante éternellement vos louanges. — Eh bien, ajouta-t-il, c'est précisément là ce que je désire. Oh ! cher papa, chanter éternellement les louanges du Seigneur ! — Il ferma ensuite les yeux, durant quelques minutes, comme quelqu'un qui réfléchit sérieusement, puis, les rouvrant, il dit d'une voix claire et riante : Adieu, cher papa, adieu..... Oh ! quelles belles choses je vois !... En disant ces mots, avec un sourire de Paradis, il expira, ayant les mains jointes sur la poitrine en forme de croix et sans faire le moindre mouvement.

« Au soir du 9 mars 1857, il y avait un ange de moins sur la terre, un ange de plus au ciel ! » Telle fut l'exclamation de D. Bosco, quand il reçut du père de Savio la triste nouvelle, et telle fut aussi la voix unanime de ses camarades de l'Oratoire.

La dépouille mortelle de Savio repose dans la chapelle du cimetière de Mondonio. Un comité constitué pour commémorer dignement le 1^{er} Cinquantenaire de la mort du pieux enfant, et composé de ses anciens camarades, non seulement établira une tombe plus digne de ces chers restes et décorera la chapelle du cimetière, mais il se propose encore de faire imprimer une seconde édition, artistiquement illustrée, de la « Vie de Dominique Savio » écrite par D. Bosco.

C'est à ce Comité auquel nous envoyons nos religieux remerciements que nous devons les gravures qui ornent plusieurs pages de ce *Bulletin*.



DOMINIQUE SAVIO

ET

DOM BOSCO.



Le premier entretien de Savio avec D. Bosco.

Dans le courant de l'année 1854, D. Cugliero (*Maitre d'école à Mondonio d'Asti*), vint me parler d'un de ses élèves, tout-à fait digne d'une particulière attention sous le double rapport de la piété et des talents.

Ici, dans votre maison, me disait-il, il peut y avoir des jeunes gens qui l'égalent, difficilement vous en aurez qui le surpassent en intelligence et en vertu. Faites-en l'essai et vous trouverez un Saint Louis de Gonzague. »

Il fut entendu entre nous qu'il me l'enverrait à Murialdo où j'ai l'habitude de me rendre avec les jeunes gens de notre maison, pour leur faire un peu respirer l'air de la campagne, faire en même temps la Neuvaine et célébrer la solennité du Très-Saint Rosaire.

C'était le premier lundi d'octobre de bon matin lorsque je le vois s'avancer vers moi, ac-

compagné de son père. La joie qui se peignait sur son visage, son air riant mais respectueux, attirèrent sur lui mon regard.

— Qui es-tu, lui dis-je... D'où viens-tu ?

— Je suis Dominique Savio dont vous a parlé D. Cugliero, mon maître, et nous venons de Mondonio.

Je le pris alors à part, et nous étant mis à parler des études qu'il avait faites, de la façon de vie qu'il avait pratiquée jusque là, nous entrâmes aussitôt en pleine confiance, lui avec moi, moi avec lui. Je reconnus dans cet enfant un esprit vraiment selon l'esprit de Dieu, et je demeurai ravi en considérant le travail que la grâce avait déjà opéré dans un âge si tendre.

Après un entretien assez prolongé, avant que j'appelasse son père, il me dit ces paroles textuelles : « Eh bien ! que pensez-vous de moi ? Me conduirez-vous à Turin pour étudier ?

— Eh ! ce que je pense, c'est qu'il y a en toi une bonne étoffe.

— À quoi peut servir cette étoffe ?

— A faire un bel habit de fête au Seigneur.

— C'est moi qui suis l'étoffe, et vous, vous êtes le tailleur. Donc vous me prenez avec vous et vous ferez un bel habit au Seigneur.

— Je crains que ta faible santé ne puisse pas supporter l'étude.

— N'ayez pas cette crainte ; le Seigneur qui jusqu'à présent m'a donné la santé et la grâce, m'aidera encore dans l'avenir.

— Mais lorsque tu auras terminé l'étude du latin, que voudras-tu faire ?

— Si le Seigneur me fait cette grande faveur, je désire ardemment embrasser l'état ecclésiastique.

— C'est bien ; maintenant je veux voir si tu as assez d'aptitude pour l'étude : prends ce petit livre (c'était un numéro des Lectures Catholiques), étudie aujourd'hui cette page, demain tu reviendras pour me la réciter.

Cela dit, je lui laissai la liberté d'aller s'amuser avec les autres jeunes gens, et je me mis à parler avec le père. Il s'était à peine écoulé huit minutes que Dominique s'avançait vers moi et me disait : Si vous le voulez bien, je vais vous réciter ma page. — Je pris le livre, et à ma grande surprise je constatai que non seulement il avait appris par cœur la page désignée, mais qu'il comprenait très bien le sens des choses qu'elle contenait.

— Bravo, lui dis-je, tu as anticipé l'étude de ta leçon, et moi à mon tour j'anticipe ma réponse. Oui, je te conduirai à Turin, et dès cet instant tu es compté au nombre de mes chers enfants ; commence de ton côté à prier Dieu qu'il nous aide, toi et moi, à faire sa sainte volonté.

Ne sachant comment me témoigner autre-

ment son contentement et sa reconnaissance, il me prit la main, la serra, la baisa plusieurs fois et enfin me dit : « J'espère me conduire de telle manière que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. »....

Savio à l'Oratoire.

Arrivé à l'Oratoire, Savio se dirigea immédiatement vers sa chambre pour, disait-il, se mettre entièrement entre les mains de ses Supérieurs. Son regard se porta aussitôt sur un carton où étaient écrites en gros caractères les paroles suivantes que Saint François de Sales avait coutume de répéter: *Da mihi animas, caetera tolle*. Je le priai de les lire attentivement, et désirant qu'il en comprit bien le sens, je l'invitai, je l'aidai même à les traduire et à en tirer ce sens : « O Seigneur, donnez moi les âmes et prenez tout le reste. » Il réfléchit un moment, puis il ajouta : « J'ai compris : ici, ce n'est pas l'argent que l'on cherche à gagner, mais les âmes. Oui, j'ai compris et j'espère que mon âme fera partie de ce commerce. »

Sa manière de vivre pendant quelque temps fut toute ordinaire et il ne se fit remarquer que par une exacte observance des règles de la maison. Il s'appliqua assidûment à l'étude. Il s'acquittait avec zèle de tous ses devoirs ; il écoutait avec délices les prédications. Un principe bien enraciné dans son cœur, c'était que la parole de Dieu est le guide de l'homme dans le chemin du ciel ; en conséquence, une maxime entendue dans une instruction était pour lui un souvenir qu'il n'oubliait plus.

Tout discours moral, tout catéchisme, toute prédication, quelque longue qu'elle fût, avaient pour lui des charmes. Entendait-il quelque chose qu'il ne comprenait pas bien, il s'empresait d'en demander l'explication. Ainsi commençait cette vie qui devait être un modèle parfait, cette sainteté qui devait s'élever de vertu en vertu, cette exactitude dans l'accomplissement de tous ses devoirs qu'il serait bien difficile de dépasser...

Aux approches de la Solennité de l'Immaculée Conception, le Directeur, c'est-à-dire Dom Bosco, adressait tous les soirs quelques paroles d'encouragement aux jeunes gens de l'Oratoire, afin que chacun se mit en devoir de célébrer la fête d'une manière digne de l'auguste Mère de Dieu, recommandant tout spécialement de demander à cette céleste protectrice les grâces dont chacun aurait reconnu avoir le plus grand besoin.

On était en l'année 1854, et l'attente de la promulgation solennelle du Dogme de l'Immaculée Conception entretenait une agitation surnaturelle parmi les chrétiens du monde entier.

Nous ne demeurâmes pas étrangers à ce mouvement religieux, et nous fîmes tout ce que nous permettait notre humble condition pour célébrer cette solennité avec la plus belle pompe et pour le plus grand profit de nos jeunes gens.

Savio était un de ceux qui sentaient un plus ardent désir de la célébrer saintement. Il écrivit neuf *fioretti* (bouquets spirituels) ou neuf actes de vertu à pratiquer durant la neuvaine, et



Première entrevue de Dominique Savio avec Dom Bosco.

chaque jour il en tirait un au sort Il se prépara à la confession générale et la fit avec une grande consolation pour son âme de même qu'il s'approcha de la Sainte-Table avec le plus grand recueillement.

Le soir de ce jour, 8 décembre, après les cérémonies de l'Église, Dominique Savio, sur l'avis de son confesseur, alla devant l'autel de Marie et renouvela les promesses faites au jour de sa première communion. Puis, il prononça plusieurs fois et d'un ton bien accentué les paroles suivantes : « Marie, je vous donne mon cœur, faites qu'il soit toujours à vous. Jésus, Marie, soyez

toujours mes amis! Mais, de grâce, faites-moi mourir plutôt que de permettre qu'il m'arrive jamais le malheur de commettre un seul péché. »

Ayant ainsi pris Marie pour soutien de sa dévotion, sa conduite parut depuis si édifiante et accompagnée de tels actes de vertu, que je commençai dès lors à les noter pour ne pas les oublier....

Sa résolution de devenir un saint.

Il y avait six mois qu'il demeurait dans l'Oratoire, lorsqu'on fit dans cette maison une instruction sur la facilité de se faire saint. Le prédicateur s'arrêta spécialement à développer ces trois pensées qui firent une profonde impression sur l'esprit de Dominique, à savoir : c'est la volonté de Dieu que nous nous fassions tous saints; il est facile d'y réussir ; une grande récompense est préparée dans le ciel à qui se fait saint. Cette prédication fut pour Dominique comme une étincelle qui enflamma tout son cœur de l'amour de Dieu. Pendant quelques jours, il ne dit rien, il était moins gai qu'à l'ordinaire, si bien que ses compagnons s'en aperçurent, et je ne tardai pas à le remarquer aussi. Pensant que cela pouvait provenir de sa mauvaise santé, je lui demandai s'il éprouvait quelque mal. — Au contraire, me répondit-il, j'éprouve quelque bien.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que je sens un désir et un besoin de me faire saint ; je ne pensais pas pouvoir y parvenir avec tant de facilité, mais maintenant que j'ai compris qu'on peut y arriver sans rien perdre de sa gaieté, je veux absolument devenir saint. Dites-moi donc comment je dois m'y prendre pour commencer une telle entreprise. »

Je le louai de sa résolution, mais je l'exhortai à ne pas s'inquiéter, parce que le trouble de l'âme empêche de reconnaître la voix du Seigneur, ajoutant que je posais pour première condition une joie constante et modérée, lui conseillant de persévérer dans l'accomplissement de ses devoirs de piété et de classe et de ne pas manquer de prendre part à la récréation avec ses camarades.....

Je lui dis un jour que je désirais lui faire un présent qui fut de son goût et que je voulais lui en laisser le choix.

— Le don que je demande, répondit-il promptement, c'est que vous fassiez de moi un saint. Je veux me donner tout au Seigneur et pour toujours, et je sens en moi le besoin de me faire saint. Si je ne deviens pas saint, je ne fais rien : Dieu me veut saint et je veux l'être.

Une autre fois, Dom Bosco voulant donner une marque de spéciale affection à ses jeunes gens,

leur permit de lui demander par un billet tout ce qu'ils pouvaient souhaiter, leur promettant de leur accorder tout ce qu'il lui serait possible. On peut facilement s'imaginer les demandes plus ou moins ridicules et extravagantes faites par les uns ou par les autres. Savio écrivit ces seules paroles sur un bout de papier : : Je demande que vous sauviez mon âme et que vous fassiez de moi un saint.

Dans une autre circonstance, on s'occupait, au cours de la conversation, d'expliquer l'étymologie de certains mots.

— Et Dominique, dit-il, qu'est ce que cela veut dire ?

On lui répondit : — Dominique veut dire : *du Seigneur*.

— Voyez, reprit-il tout de suite, si je n'ai pas raison de demander que vous me fassiez saint ; tout jusqu'à mon nom me dit que j'appartiens au Seigneur, Donc je dois et je veux être tout à lui ; je veux devenir saint et je serai malheureux tant que je ne serai pas saint.

Ce désir passionné qu'il montrait de vouloir devenir saint, ne prouvait pas que jusque là il n'avait pas mené la vie d'un saint, mais il disait cela parce qu'il voulait faire de rudes pénitences, passer de longues heures dans la prière, toutes choses qui avaient été défendues par le directeur, comme incompatibles avec son âge, sa santé et ses occupations.

A suivre.

Une nouvelle Fondation Salésienne

FROYENNES (Belgique). — Maison Saint-Paul pour les Vocations tardives.

Dans la guerre actuellement faite à l'Église de France, le principal effort de ses ennemis est tourné contre le sacerdoce catholique; l'empêcher d'exercer librement son action sanctifiante et mieux encore le tarir dans sa source par les entraves apportées à la formation des jeunes clercs, tel est l'objectif dont on ne se cache plus. Et avec raison: car pour déchristianiser un peuple, le moyen le plus sûr est de le priver de prêtres. « Laissez une paroisse vingt ans sans pasteur, disait le Bienheureux Curé d'Ars, les gens seront redevenus des sauvages. » Le prêtre en effet est l'intermédiaire entre les hommes et Dieu. Par sa parole et par les sacrements dont il est le dispensateur, il a mission d'élever les âmes, de leur apprendre à combattre le mal, à se vaincre elles-mêmes dans leurs penchants mauvais pour se rapprocher de l'idéal de

perfection et de justice qu'il leur fait admirer dans l'Évangile. Otez le prêtre, la foi languit et s'éteint, toute civilisation rétrograde, le progrès matériel lui-même dont notre temps est si fier ne fait que donner à la barbarie des armes plus redoutables.

Il ne faut pas que le souci des luttes présentes nous fasse perdre de vue les dangers plus redoutables encore de l'avenir. La pénurie des vocations, là est le grand péril de l'Église de France. Déjà plusieurs évêques l'ont signalé. La population scolaire des Petits-Séminaires a diminué d'année en année d'une manière inquiétante, depuis 1901. Que sera-t-elle maintenant que ces établissements n'ont plus aucune sécurité et peut-être seront tous fermés demain? Il n'y a pas à se le dissimuler; bien des enfants qui entendent au fond de leur cœur l'appel divin n'osent le suivre, car ils s'effrayent de la carrière de sacrifices et de privations qui s'ouvre devant eux, et s'ils se sentaient le courage de l'affronter, leurs parents seraient là pour les détourner d'un sacerdoce qui suit de trop près Jésus pauvre, souffrant et humilié.

Il convient donc plus que jamais de rechercher et de favoriser parmi les jeunes gens des Patronages, des Cercles catholiques, de tous les groupements chrétiens, les vocations qui, faute de ressources ou d'un milieu favorable, n'ont pas pu se produire. Elles sont plus nombreuses qu'on ne pense, et comme ces jeunes gens ont déjà subi l'épreuve de la vie, leurs idées sont plus fermes, leur bonne volonté plus constante; ils ne s'effrayent pas comme les jeunes enfants des dangers qu'ils ont déjà vu de près et ils sont moins sujets à se décourager devant les difficultés qu'ils rencontrent. Ces vocations pour lesquelles un jeune homme se décide en pleine indépendance sont d'ordinaire plus conscientes, plus éclairées sur la nature et l'étendue des sacrifices que demande la vie sacerdotale, et par conséquent plus stables.

Dès les premières années de son merveilleux apostolat, Dom Bosco avait pensé à ces jeunes hommes qui, au milieu du monde, avaient conservé le germe précieux d'une vocation à un état plus élevé.

En 1876, il fonda l'Œuvre des Vocations tardives sous le Patronage de Marie Auxiliatrice et il en parla ainsi dans une supplique adressée au Souverain Pontife Pie IX.

« Le but de cette Œuvre est de réunir les jeunes gens adultes, pourvus des qualités nécessaires et d'une aptitude suffisante, de façon qu'ils puissent parcourir le cercle des études classiques, en suivant des cours spécialement organisés pour eux. Leurs études classiques terminées et leur vocation une fois connue, les élèves seront entièrement libres de rentrer dans leurs diocèses pour se mettre sous l'immédiate dépendance de leurs Ordinaires res-

pectifs, d'embrasser l'état religieux ou de se consacrer aux Missions étrangères. »

Le Saint Père accueillit avec bonté la supplique de Dom Bosco et accorda de nombreuses indulgences à toutes les personnes qui s'associeraient à son entreprise.

Toutes les Maisons salésiennes de France que la loi de 1901 a dispersées ou rejetées au-delà des frontières, avaient un petit contingent de Voca-



Dominique Savio s'interpose entre deux camarades qui en venaient aux mains.

tions tardives. On les désignait sous le nom de Fils de Marie et les résultats ont été des plus consolants.

Aussi, avons-nous pensé qu'il était de notre devoir à l'heure présente de reprendre cette œuvre. Comme les circonstances ne permettent pas de l'établir en France, nous l'avons installée près de la frontière au village de Froyennes, dans la catholique Belgique.

Froyennes est à deux kilomètres de Tournai; la localité est desservie par le chemin de fer de Lille à Tournai et par un tramway. La propriété mise à notre disposition convient parfaitement à sa destination. Nos jeunes gens y seront dans les

meilleures conditions pour leurs études et pour leur santé, un grand parc entourant la maison.

Le programme des études, moins étendu que celui des classes ordinaires, permettra cependant aux jeunes gens d'entrer au grand Séminaire et d'y suivre honorablement le cours de philosophie.

Il faudra sans doute trouver des ressources pour cette nouvelle fondation. Nous comptons sur la charité de nos Coopérateurs, sur leur amour de l'Église et de la patrie. Nous espérons qu'ils nous sauront gré de notre initiative et qu'avec leur intelligence des besoins spirituels de la France, ils se plairont à aider cette œuvre, qui répond à l'une des nécessités les plus pressantes et qui ne peut manquer d'attirer sur ses bienfaiteurs la bienveillance divine.

Pour terminer nous rappellerons le trait suivant reproduit par la Revue du Clergé français; il montre une fois de plus quels trésors Dieu tient souvent en réserve dans des âmes qui s'ignorent elles-mêmes.

Il y a environ quarante cinq ans, un missionnaire de la Nouvelle Orléans, le R. Père Duffo, entra pour quelque emplette chez un grainetier, y remarqua la mine intelligente et bonne d'un petit commis de dix-huit ans. que le patron et ses camarades appelaient Jimmie, diminutif familier de James. Il le fit causer. Jimmie était excellent catholique, pieux et sage. Le Père eut l'idée de lui demander: « Tu ne voudrais pas être prêtre? » Jimmie, stupéfait d'abord, finit par répondre qu'il trouvait un tel avenir bien beau, mais qu'il n'avait pas le droit d'y songer; la nécessité de gagner sa vie le mettant dans l'impossibilité de faire ses études. Le missionnaire insista: « Tu as tes soirées.... Viens me voir, je te ferai la classe. Ainsi fut fait, et Jimmie est devenu l'archevêque de Baltimore, le Cardinal Gibbons.

Les demandes d'admissions, de renseignements, les envois de secours et les adhésions à l'Œuvre des Vocations tardives devront être adressés à

Monsieur le Directeur de la Maison Saint-Paul
Belgique FROYENNES (Tournai).



Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

ÉTUDES — 5 février 1907: Les Deux lettres collectives des évêques de France — Les Dérivations dans le gouvernement de soi-même — L'Itinéraire d'un intellectuel, *Joseph Ferchat* — Le Procès du ritualisme — III Les Remèdes au mal, *Joseph Boubée* — Le Saint — La Conversion, *Lucien Roure* — Le Lock-out de Verviers (septembre, octobre 1906), *Victor Loiselet* — Nos Diaspidés, *L. Deshayes* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 février 1907: Gilbert de Choiseul à Tournai, d'après une prochaine publication, *Marc Du-bruel* — Galilée et les Jésuites, *Pierre de Vregille* — Le Saint — L'Ascension, *Lucien Roure* — Formules scientifiques et réalités concrètes — À propos de quelques livres récents et anciens, *André de la Barre* — Une grande nation qui se prépare, *Joseph Burnichon* — La Déclaration des Evêques, *Hippolyte Prétot* — Bulletin d'écriture sainte, *Joseph Brucker* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

Pascal et son Temps. Première partie: De Montaigne à Pascal par F. Strowski. Un vol. in-16. Prix 3 fr. 50 — Librairie Plon, Nourrit et C^{ie}, 8, rue Garancière, Paris, 6.e.

Poursuivant ses savantes études sur la renaissance du sentiment religieux au dix-septième siècle, après avoir montré, dans un volume préliminaire, cet admirable mouvement se précisant d'abord par une opposition victorieuse aux doctrines anarchiques de la Réforme pour aboutir, avec S. François de Sales, à une magnifique floraison de l'amour chrétien, M. F. Strowski aborde aujourd'hui l'histoire de la crise profonde qui suit immédiatement ce grand triomphe. Crise due à l'influence persistante des humanistes du seizième siècle et dont le jansénisme fut l'expression concrète. Naturellement l'auteur a été amené à placer au centre de sa description subtilement analytique la grande figure de Pascal, témoin unique, dans le sens historique et dans le sens scientifiques aussi du mot, de la vie morale et religieuse de son temps. Le travail de M. Strowski, même après ceux des Brunschwig, des Duhem, des Victor Giraud, des Michaut, des Lanson, des Boutroux, des Sully Prudhomme et de Brunetière, même après l'incomparable *Port-Royal* de Sainte-Beuve, est une révélation sur les origines et la valeur réelle des *Pensées*.

La Bonté. Extrait des Conférences du Père Faber. — Traduit de l'anglais par J. Reymond, professeur. — Un joli volume in-18 de 116 pages. — Broché: 0 fr. 60. — AUBANEL FRÈRES, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape, Avignon.

La bonté exerce un tel charme qu'il suffit de lire ce titre sur la couverture d'un volume pour avoir envie de lire celui-ci. A plus forte raison, s'y trouve-t-on incité, si ce livre sort de la plume du R. P. Faber.

Jamais écrivain n'eut, comme cet Oratorien anglais, le don de dépeindre la bonté avec de telles expressions que l'on devine avec quelle intensité ce sentiment devait remplir son âme.

Toutes ses œuvres débordent de cette sympathie pénétrante. Aussi, M. J. Reymond n'a-t-il eu qu'à y puiser pour y trouver les éléments d'un traité méthodique sur la bonté, divisé en quatre parties: 1^o La Bonté en général; — 2^o La Bonté dans les pensées; — 3^o La Bonté dans les paroles; — 4^o La Bonté dans les actions.

Quelle heureuse trouvaille! Une étude, des réflexions sur la Bonté, écrites par le R. P. Faber.

Il y a là de quoi tenter, non seulement la curiosité, mais aussi le cœur de tous les lecteurs, car la bonté, quelle que soit la façon dont elle se manifeste, exerce sur nous une attraction indéfinissable et irrésistible.

Ce petit livre sera beaucoup lu, nous n'en doutons pas, et il y a lieu de s'en réjouir. Car, non seulement le R. P. Faber parle de la bonté en religieux qui en est profondément imprégné, — mais il en parle de telle sorte qu'il la fait aimer et qu'il donne l'envie de la pratiquer. Il l'humanise, d'ailleurs, la rend facile, pratique, et montre, en outre, combien l'on gagne à être bon, — non seulement parce que l'on se conforme à la volonté divine, parce que l'on fait du bien, mais aussi parce qu'en devenant meilleur, on devient plus heureux.

C'est une source de bien douces méditations pour le Carême.





Ile de la Jamaïque

(GRANDES ANTILLES)

**Le tremblement de terre du 14 janvier —
Kingstown détruit — Les Salésiens sains
et saufs.**

(Lettre de Dom Frédéric Barni).

Bushy Park (Jamaïque), 20 janvier 1907.

Très Vénéré Dom Rua,

La main du Seigneur s'est encore une fois apesantie sur nous ! Il y a trois ans, je vous annonçais le terrible désastre survenu dans cette île ; il s'agissait alors d'un cyclone d'une violence extraordinaire ; cette fois ce n'est ni plus ni moins qu'un effrayant tremblement de terre. Sans doute les journaux vous en ont déjà apporté la nouvelle et vous ont donné de nombreux détails sur cette horrible catastrophe ; je voudrais par cette lettre ajouter quelques détails.

Lundi dernier, 14 janvier, et vers trois heures et demie de l'après-midi, je me trouvais dans ma chambre, récitant le Bréviaire, lorsque tout d'un coup j'entendis un bruit que je n'avais jamais ouï et qui semblait venir aussi bien de dessus que de dessous la maison. On aurait dit qu'une force occulte la saisissait et voulait l'arracher à ses fondations et la réduire en ruines. Très effrayé, je me précipitai dans l'escalier ; parvenu dans la cour, je constatai qu'elle était remplie de personnes qui, elles aussi, étaient en proie à la plus grande épouvante. Toutes accoururent vers moi me criant : « Père ! Père, c'est un tremblement de terre ! »

La maison et le terrain ondulaient comme une balançoire et à tout instant il semblait que le sol allait s'entr'ouvrir pour engloutir tout et tous. Les animaux épeurés s'élançaient de ci-de là, au risque d'écraser ceux qu'ils rencontraient. Tout craquait et une haute cheminée d'usine,

laquelle avait depuis plus d'un siècle défié tous les ouragans et les tempêtes, s'abattit avec un fracas terrible sur l'usine où se trouvaient de nombreux ouvriers. Comment se reconnaître au milieu de cette avalanche de pierres, de briques, et de barres de fer, des cris et des supplications de la population à demi-morte de peur, des hennissements et des mugissements des animaux !

Au milieu de ce vacarme, véritable pandémonium, il me semblait assister à la fin du monde et je dois avouer que jamais, au grand jamais, je n'ai eu une telle peur. Et cependant nul chez nous, et nous étions nombreux, nul ne reçut la moindre égratignure. Combien nous devons remercier le Sacré Cœur et Marie Auxiliatrice ! Sans doute notre maison eut bien ses murs endommagés et en quelques endroits ceux-ci perdirent leur ciment, mais ces dégâts, somme toute, furent de peu d'importance....

A « Reading » nous n'eûmes également à constater aucun accident.... Une semaine s'était déjà presque écoulée, et nous ressentions encore ces bruits souterrains qui faisaient osciller notre maison, mais par bonheur, nous n'éprouvâmes plus les mêmes secousses. C'est qu'en effet le tremblement de terre par ondulations constitue toujours un grave danger, surtout pour les établissements qui atteignent une certaine hauteur, mais le tremblement de terre produit par saccades n'épargne aucune maison, si basse soit-elle. Il n'y a que quatre ans et demi que je me trouve à la Jamaïque et durant ce court espace de temps, j'ai vu une affreuse sécheresse qui a persisté pendant plus de cinq mois, un violent ouragan qui a renversé de nombreuses maisons et arraché une grande quantité de plants et de plantes ; une inondation qui a causé de multiples ravages, et enfin cet épouvantable tremblement de terre.

Je me suis rendu aujourd'hui à Kingstown, capitale de la Jamaïque pour saluer les bons Pères Jésuites qui y ont ou plutôt qui y avaient leur résidence. J'ai constaté, hélas ! la destruction complète de cette belle ville, à la construction si moderne et autrefois si gaie d'aspect. Pas une maison n'est restée intacte, et la population

entière est contrainte de vivre et de dormir dans les cours, les jardins, les rues ou les boulevards, sous de misérables tentes, quand ce n'est pas, comme il arrive au plus grand nombre, en plein air. J'eus le plaisir, plaisir bien triste, de m'entretenir pendant quelques instants avec l'administrateur apostolique, l'aimable Père Collin. Il me confirma tout ce que je vous ai décrit plus haut, et il ajouta que le nombre des personnes qui ont péri pendant ce tremblement de terre, dépassait les deux mille. Déjà plus de mille cadavres avaient été ensevelis. D'autre part, et d'après son approximation, il faut évaluer à plus de 25.000 livres sterling les dommages occasionnés aux maisons, églises et écoles. Comment et où, me disait-il, trouver ce qui sera nécessaire pour réparer toutes ces immenses ruines ?

Pour nous également et dans cette nouvelle Colonie agricole de *Bushy-Park* que nous a tout récemment confiée ce même P. Collins, nous ne pourrions pas, par manque de capitaux, faire tout le bien et pourvoir à toutes les améliorations que nous nous proposons d'accomplir. Prenons patience et inclinons-nous devant la sainte volonté du Seigneur. Beaucoup de ces pauvres habitants de la Jamaïque sont plus à plaindre que nous ; ils sont sans toit et sans pain. Prions pour que la divine Providence vienne à leur secours. Et vous, bien cher Père, n'oubliez pas cette île de la Jamaïque si éprouvée et où il y a tant de bien à faire, et au saint-Sacrifice de la Messe veuillez avoir un souvenir tout particulier pour vos fils et spécialement pour votre tout dévoué in Xto.

Dom FRÉDÉRIC BARNI,
missionnaire salésien.

Équateur.

(Rapport du Supérieur des Missions de Mendez et Gualaquiza au Président de la République de l'Équateur (1).

VICARIAT APOSTOLIQUE

DE

Mendez et Gualaquiza

1^{er} juin 1906.

Monsieur le Président.

Connaissant tout l'intérêt qu'en votre qualité de Président de cette République vous portez à la cause du progrès, j'ai l'honneur de vous adresser une courte relation sur les Missions de Mendez et Guala-

quiza qui ont été confiées à la Pieuse Société Salésienne et auxquelles celle-ci se consacre depuis plus de douze années.

Bien des intérêts d'une grande importance peuvent dans un pays être négligés pour des raisons qu'un étranger ne parviendra peut-être pas à saisir ; il me semble à mon avis que tel est le cas de la colonisation et des missions du Sud-Est de cette République.

C'est de ce côté que sont situés les districts les plus riches et les plus sains. A une très petite distance des centres peuplés commence la forêt-vierge qui ne demande qu'à être exploitée et qui ouvre son sein fécond à des milliers et des milliers d'habitants.

On pousse à la colonisation par l'étranger, on lui fait de sérieuses avances, on promet d'immenses avantages à ceux qui viendront s'y installer, et on ne pense pas qu'avec les seuls éléments du pays on pourrait rapidement peupler une partie de ces immenses territoires, et l'exploitation agricole de ceux-ci augmenterait bientôt la richesse de la République. Hélas ! les habitants des hauts-plateaux des Andes sont pour ainsi dire à la porte de l'abondance, et il meurent de faim sur une terre à laquelle le ciel refuse ses eaux bienfaisantes. Avec un petit effort et des dépenses insignifiantes, il serait facile de transporter en deux ou trois ans une grande partie de ces malheureux dans une région où ils ne tarderaient pas à changer leur misère contre la fortune.

Pour la colonisation du Sud-Est.

Il est indispensable, toujours dans l'intérêt de l'État qui ainsi ne se verrait plus obligé de fournir des subsides à cette malheureuse population laquelle meurt littéralement de faim, il est indispensable d'ouvrir des routes, d'établir des colonies militaires, d'étendre les Missions et de favoriser la colonisation de l'Est. Cela se peut très bien faire, particulièrement dans l'Azuay, étant donnée la facilité de communication entre les peuplés centres de *Gualaquiza*, *Gualaceo*, *Paute*, etc, les riches régions de *Bomboiza*, *Zamora*, *Indanza*, *Yunganza*, *Chupianza*, *Mendez* et la vaste zone de *Santiago*. Ces terrains vraiment prodigieux, où les fièvres intermittentes sont inconnues, sur lesquels poussent avec une exubérance quasi-féérique le cacao, la vanille, la gomme et les plus riches produits des tropiques, où deux vallées immenses comme celles de *Santiago* et de *Mendez* et *Gualaquiza* parviendraient à elles seules à fournir l'alimentation de millions d'habitants, ces terrains sont, à mon avis, destinés à résoudre le problème de l'existence dans cette partie de l'Équateur.

(1) Nous empruntons à des journaux de l'Équateur cette relation qui nous fait parfaitement connaître l'état de la Mission Salésienne de Mendez et Gualaquiza.

Je ne veux pas diminuer l'importance des régions de *Pastaza*, du *Curaray*, contrées que je connais parfaitement, pas plus que je ne veux douter de l'avenir de la zone du *Napo*, mais je puis affirmer, sans crainte d'être contredit, que la partie, qui va de *Loja* à *Macas*, constitue le véritable avenir de l'Équateur et sera la source de son futur agrandissement.

Il semble que la population de ces territoires, qui se trouvent plus au sud, a eu le don de fixer la bienveillante attention du Gouvernement sur des districts moins importants, et c'est peut-être pour cela qu'il ne songe pas à favoriser, même avec les plus petits subsides, les régions orientales de *Loja* et de l'*Azuay*. Et cependant le véritable intérêt national exige que les Pouvoirs publics distribuent leurs faveurs en proportion des besoins et qu'ils préfèrent le meilleur, toutes les fois que leurs forces et leurs ressources ne leur permettent pas de faire face à toutes les exigences.

Que les régions du Sud, par suite de leur grande facilité de communications, et les ressources de navigation que leur fournissent le *Santiago* et le *Morona*, soient les meilleures et les plus colonisables, cela ne fait de doute pour personne. Il suffit de montrer la richesse de ces territoires en produits agricoles, en minéraux et la petite distance qui les sépare des populations de la Sierra des Andes, pour comprendre que, même, abstraction faite de la douceur du climat, la vraie richesse de l'Équateur se trouve entre *Macas*, *Jamora*, et *Chuchipe*.

La mission des *Jivaros* qui fut commencée par les Pères Jésuites dans les temps reculés, ne donna pas tous les résultats, qu'on aurait désirés; la cause en fut à l'horrible férocité des tribus répandues sur les rives du *Santiago* et du *Zamora*. Les conquérants espagnols et plus tard les Péruviens envahisseurs échouèrent complètement devant les terribles *Jivaros*, et les riches cités actuellement détruites de *Valladolid*, *Logroño*, *Sevilla del Oro*, et *Huamboya*, sont une preuve des difficultés que suscita la conquête de ces régions.

Et maintenant, en cette vaste région, il n'y a plus que le village occupé par la Mission salésienne de l'Équateur, et un autre campement bien misérable de l'autre côté du *Santiago*, celui-là situé sur le territoire du Pérou.

Quelques détails sur la Mission de Gualaquiza.

A une époque antérieure à la République, *Gualaquiza*, eut pour missionnaire le P. Prieto, et depuis l'émancipation, le révérend D. Bernard Plaza, frère de l'évêque de Cuenca. Dans la suite, et durant la présidence de Garcia Moreno, le

R. P. Pozzi, jésuite, fut à la tête de la Mission qu'il abandonna quelques années plus tard lorsque fut retirée de *Gualaquiza* la garnison militaire qu'y avait placé le Gouvernement. Les choses en étaient là, lorsque à la suite du Congrès de 1888, il fut décidé de confier à la Pieuse Société Salésienne les districts bien réduits de *Mendez* et *Gualaquiza* pour les transformer en Vicariat Apostolique. Ce Vicariat nous fut concédé le 8 février 1893, par Sa Sainteté Léon XIII sur la demande du Gouvernement de l'Équateur et nous en primes définitivement possession le 1er mars 1894.

Comme *Gualaquiza* est actuellement le centre de la Mission, il est convenable que je donne quelques détails sur ce centre de nos Œuvres.

Le Vicariat de *Gualaquiza* s'étend au Nord et à l'Est jusque *Macas* et la rivière *Apatonoma* qui se déverse dans le *Morona*, pour aller se perdre dans le *Marañon*; au sud jusqu'au *Zamora*, affluent du *Santiago* et à la frontière du Pérou; à l'Ouest enfin jusqu'aux territoires de *Loja* et de *Cuenca*.

Il est impossible de donner même par à peu près le chiffre des sauvages renfermés dans le Vicariat, car jusqu'ici personne n'est parvenu à pénétrer dans le centre de l'immense forêt où sans nul doute vit la plus grande partie de ces malheureux indiens. Toutefois, à la suite des informations que j'ai prises au cours de mes longs et continuels voyages et des renseignements qu'ont bien voulu me fournir les indiens à demi-civilisés qui s'approchent des missionnaires, je puis donner les chiffres suivants.

J'évalue à 300 habitants la population de *Gualaquiza* et des bords des deux rivières *Cuchipampa* et *Bomboisa*.

Sur les bords du *Zamora* et du *Chuchumbeza*, on en trouve environ 700, y compris les tribus des *Pachicosa*, *Zaragugo*, etc.

A *Indanza* et sur les bords du *Calaglès*, environ 80.

A *Yuganza*, 60; à *Chupianza*, 650.

En d'autres centres, 1500.

A *Mendez* et sur les rives du *Santiago* 6500.

Ce qui nous donne un total de 9730 habitants.

Il faut remarquer que les continuels démêlés entre les tribus, et les massacres qui s'en suivent de même que leur vie errante en tant d'endroits, peuvent modifier et de fait modifient cette statistique.

Le nombre des chrétiens, tant blancs que métis et indiens, réunis à *Gualaquiza*, ne dépassait pas à la date d'hier les 500.

L'œuvre des Missionnaires.

Lorsque les missionnaires entreprirent l'évangélisation de l'immense territoire du Vicariat, ils

eurent beaucoup à souffrir tant par le manque de logement et de ressources pécuniaires que par la privation de nourriture. Mais peu à peu, grâce à notre labeur persévérant, au généreux concours du Gouvernement et aux offrandes de personnes charitables, nous réussîmes à nous établir d'une manière normale. Et de fait nous étions parvenus à catéchiser et à instruire ces pauvres sauvages les amenant tout doucement à l'amour du travail et de la civilisation lorsque

ges durant quelquefois plus d'un mois, toujours à pied, chargé des objets indispensables, me traçant souvent à moi-même le chemin en des endroits pour ainsi dire inaccessibles, passant à la nage des rivières et des fleuves dangereux, je suis parvenu à bien posséder ces régions jusque-là inconnues aux civilisés et à imposer à ces tribus le prestige de mon autorité spirituelle. Bien souvent égaré au milieu de fourrés épais et sur le point de mourir de faim, j'ai vu briller la lance



BAHIA (Brésil) Groupe de personnages intervenus à l'inauguration du nouvel établissement salésien.

brusquement se déclara un incendie qui en quelques instants réduisit en un monceau de cendres notre pauvre cabane et tout ce qu'elle renfermait. Nous nous retrouvions une seconde fois dans la forêt, sans toit, sans vêtements et sans autres aliments que ceux que pouvait nous offrir la compassion de nos bons sauvages. Ajoutez que ce désastre survenait au moment où le Gouvernement nous retirait les subsides qu'il nous avait jusque-là accordés.

Sans perdre courage, nous nous remettons à notre œuvre de civilisation chrétienne, et, triomphant de tous les obstacles, nous pouvons, au moins en partie, réparer nos dommages.

Au cours de différentes excursions que j'ai faites sur ces hautes montagnes, dans mes voya-

d'un sauvage et j'ai senti s'approcher de ma gorge la pointe de son coutelas. Mais le Ciel veillait sur moi, et j'ai toujours eu l'inébranlable confiance que cette campagne de civilisation chrétienne entreprise par les fils de Dom Bosco à travers l'Est Équatorien réussirait à merveille.

Cette œuvre d'évangélisation se réduit depuis 1895 à cette statistique. Je dis 1895, car les documents des années précédentes disparurent dans l'incendie de cette année.

Baptêmes : 1895 jivaros et 40 civilisés.

Confirmations : 925 jivaros et 280 civilisés.

Mariages : 36 jivaros et 18 civilisés.

Décès avec secours de la Religion : 8 jivaros et 15 civilisés.

Enfants élèves dans notre établissement : 4 jivaros et une centaine de blancs, métis ou indiens civilisés.

Les enfants qui résident en ce moment dans notre maison sont au nombre de 28, tous civilisés.

Quant aux constructions et autres entreprises matérielles de la Mission, je reproduis ici une partie du rapport que au 8 septembre 1864, je communiquai à M. le Ministre Luis Martinez. J'ai bien regretté que cet excellent ami n'ait pu donner à ma communication une réponse qui aurait prouvé une fois de plus son indiscutable patriotisme.

Nous avons construit une église à trois nefs, pouvant contenir deux mille personnes. Cette église est surmontée d'une haute tour renfermant trois cloches. Lorsqu'elle sera entièrement terminée, ce sera un des plus beaux monuments que possèdera l'Est de l'Équateur. Nous avons également élevé une assez vaste maison à deux étages, très suffisante pour recueillir cent élèves. Une autre bâtisse, mais de moindres proportions, permet aux Filles de Marie Auxiliatrice d'élever cinquante jeunes filles internes.

Puis, ce sont des ateliers de menuisiers, forgerons, cordonniers, tailleurs, chapeliers et relieurs, ayant à leur tête les meilleurs maîtres et possédant un matériel des plus perfectionnés. Toutes ces constructions et acquisitions ont été faites à nos frais. Ai-je besoin de dire que nous tenons aussi des classes régulières, tant pour les civilisés que pour les jivaros, dans lesquelles on leur départit l'instruction religieuse, scientifique et artistique. De plus, les enfants et jeunes gens se forment à la gymnastique et aux exercices militaires.

Nous possédons à Gualaquiza une petite musique instrumentale, un cabinet de photographie et une petite pharmacie avec tous les accessoires.

Les Filles de Marie Auxiliatrice, de leur côté, tiennent différents ateliers de couture, repassage, lessive, etc., à l'usage des jeunes indiennes, tant civilisées que sauvages.

La Mission possède encore une scierie hydraulique, capable de débiter des planches de toutes dimensions. Depuis quelques semaines, elle ne fonctionne pas par suite de dégâts survenus dans la pompe à eau, mais les réparations rapidement terminées permettront de s'en servir. La Colonie agricole est en pleine prospérité; nous avons obtenu du sel excellent, en faisant chauffer et bouillir l'eau salée que l'on trouve en abondance à Gualaquiza. Nous sommes aussi parvenus à fabriquer de la chaux de très bonne qualité. Pour contribuer au développement du commerce, nous avons organisé une petite foire ou plutôt un marché hebdomadaire où Jivaros et civilisés viennent faire leurs transactions.

Enfin, Monsieur le Président, je vous rappellerai que nous avons tracé et construit deux routes d'une importance vraiment très grande, bien que jusqu'ici elles n'ont pu servir qu'à des piétons ou à des hommes montés à dos de cheval ou de mulet; elles ont été ouvertes à nos frais encore. L'une conduit de Gualaquiza aux tribus de *Chuchumbleza*, *Pachicosa*, etc. tout le long du *Zamora*, et met en communication avec *Lojá*; l'autre va de Gualaquiza à *Indanza*, mettant ainsi en relation plus facile ces deux points; nous espérons que tôt elle se continuera jusqu'à *Chupianza*, c'est-à-dire près de *Mendez*.

En ce moment les Missionnaires salésiens complètent leur œuvre à l'établissement de Gualaquiza et y installent une tannerie, une petite typographie et un hôpital. Leur désir est aussi de construire, et le plus rapidement possible, des églises et chapelles de missions au milieu des tribus les plus peuplées, comme celles de *Chuchumbleza*, *Inanza*, *Pachicosa*, etc., afin de se consacrer, plus facilement et dans un avenir assez rapproché, à l'éducation et à l'évangélisation de la vaste, peuplée et riche région de *Mendez*.

Difficultés morales et matérielles.

Les difficultés nombreuses, que nous rencontrons dans l'évangélisation de ces différentes tribus et dans leur conquête à la civilisation, proviennent tout d'abord des endroits où ces tribus résident, mais surtout du caractère de ces indiens jivaros. Ils sont peu loyaux, orgueilleux, rusés, égoïstes, intéressés, très vindicatifs, cruels, enclins à la haine et au plaisir, opposés à toutes les lois qui voudraient ravir ou diminuer leur indépendance. Abrutis par les passions les plus basses, ils ne désirent que les satisfactions du moment. Le Jivaro se fait chrétien pour un demi-mètre de misérable toile et même pour moins encore; il sollicite dix et vingt fois le baptême, tout disposé à le recevoir autant de fois, et puis, avec le plus grand sangfroid, reniant la religion qu'il avait embrassée avec tant d'enthousiasme, il égorge cruellement son ennemi, abandonne son épouse et en prend une autre. Affectant une profonde piété, il se jettera aux pieds du missionnaire, il joindra les mains, élèvera les yeux au ciel, récitera et chantera les louanges du divin Rédempteur, pour peu qu'on lui offre trois ou quatre épingles; mais à peine les aura-t-il reçues que reprenant son sourire sardonique, sa parole insolente et dédaigneuse, il retournera avec le plus éhonté cynisme à sa vie de vengeance et de barbarie.

On n'arrivera à se rendre maître du Jivaro et à le gagner aux bons sentiments qu'en lui in-

culquant le respect de l'autorité, mais pour cela il faut procéder et travailler à la formation de nouvelles générations civilisées, il faut donc s'occuper de l'éducation de la jeunesse. Mais en même temps il serait bon que l'on choisisse dans les populations voisines et déjà civilisées les éléments les plus sains qui transportés ici serviraient grandement par leur travail et leur exemple à arracher à une stérile barbarie les territoires les plus riches de ce pays.

C'est ainsi que grâce à une sage colonisation les sauvages se civiliseront plus facilement, le progrès et la religion chrétienne triompheront et l'Équateur pourra, avec ses propres ressources, former de nombreuses et vastes colonies qui seront la gloire et la prospérité de la République. On résoudra ainsi et très heureusement le problème si redoutable de la misère sur le haut plateau central des Andes.

Le zèle actif des Missionnaires salésiens a, comme on peut le constater, puissamment contribué à améliorer la route qui met en relations la peuplade *Sig-Sig* avec *Gualaquiza*, comme aussi une autre route qui va de *Gualaceo* à *Indanza*, *Yunganza*.

Comme je l'ai déjà indiqué, étant donné leur climat si sain, la fertilité de leurs terrains, leur situation près du Pacifique et la facilité de construire des routes et des voies ferrées, les districts de *Gualaquiza* et *Mendez* méritent, à mon avis qui est aussi celui de tous ceux qui ont voyagé dans l'Est, d'attirer l'attention et d'obtenir la préférence sur tous les autres districts.

Jusqu'à ce moment, nous avons pu faire face à toutes les dépenses, et Dieu sait si elles furent nombreuses. Nous y étions arrivés au moyen des offrandes et des aumônes recueillies un peu partout dans ces régions, et tout particulièrement dans les provinces de l'*Azuay*. Nous avons été largement aidés aussi par le Vénéré Supérieur Général de notre Pieuse Société salésienne, D. Rua, et par S. G. Mgr. Costamagna dont je ne suis que l'humble représentant. Mais actuellement il n'est que trop certain qu'en général la misère est grande parmi les populations de la Sierra équatorienne, et il est impossible aux Missionnaires, malgré leur bonne volonté, leur zèle et leur courage, d'aller plus avant dans leur œuvre d'évangélisation, si le Gouvernement ne prend pas la pratique décision de les aider, de quelque manière que ce soit, dans leur bienfaisante entreprise. Nous avons déjà dû vendre tout récemment et à un prix relativement très bas notre hacienda « El Rosario » pour acquitter les dettes que nous avons contractées pour la mission et pour nous procurer les moyens de vivre durant cette grande disette que nous avons subie.

Les demandes des Missionnaires.

Pour tous ces motifs, je me permets, Monsieur le Président de solliciter de vous l'appui nécessaire pour le maintien et le développement des Missions et Colonies de *Santiago*, *Mendez*, *Gualaquiza* et *Zamorra*.

En conséquence, et pour conclure, je prends la liberté de présenter à Votre Excellence ces demandes pour lesquelles je désirerais une complète satisfaction ; j'ajoute qu'elles ne sont nullement exagérées et qu'elles n'imposent pas de grands sacrifices.

1^o La jonction des tribus qui se trouvent le long du *Zamorra* avec l'administration et les missions de *Mendez* et *Gualaquiza*, dans le cas où les R. Pères qui en sont chargés, ne continueraient pas l'évangélisation de ces tribus. Grâce en effet à la facilité des communications désormais bien établies et par terre et par eau, les Missionnaires pourront plus commodément s'occuper des tribus d'indiens *Pachicosa* et en même temps rendre les mêmes services aux tribus du *Zamorra*.

2^o La résidence de l'administration et des autorités à *Gualaquiza* avec juridiction sur *Zamorra* et *Mendez*.

3^o — La réparation de la route de *Sigsig* à *Gualaquiza*, qui exige une dépense d'au moins 20000 pesos.

4^o — L'achèvement de la route de *Gualaceo* à *Indanza* et sa continuation vers *Yunganza*, *Chupinza*, et *Mendez*; cette entreprise possède des fonds à elle propres. La route dont je signale la construction a l'avantage d'être centrale, et par elle les habitants de l'*Azuay* pourront communiquer avec *Mendez*.

5^o L'établissement d'une route très facile à construire de *Palmar* à *Mendez*.

6^o — Le maintien d'une compagnie de soldats, chargée de défendre les colonies contre les incursions et agressions des tribus encore sauvages. Ces soldats pourraient s'occuper à ouvrir des routes et à établir une colonie modèle.

7^o — Un secours pécuniaire à la Mission salésienne. Il est hors de doute que sans les missions il n'est pas possible de coloniser ; le missionnaire se consacre à l'éducation des nouvelles générations et les amène tout doucement à la vie civile, en en faisant la conquête par le moyen du vrai progrès.

8^o — L'exemption des droits de douane pour l'importation des articles et objets rigoureusement nécessaires au développement des Missions et des Colonies.

9^o — Que l'on fournisse aux Missionnaires les moyens nécessaires pour établir une ligne télégraphique allant de *Gualaquiza* à *Sigsig*, dis-

tantes l'une de l'autre d'environ deux jours de voyage, ou, de préférence, que l'on donne ordre aux autorités cantonale de construire cette ligne.

10° — Qu'il soit recommandé et même ordonné aux autorités provinciales et cantonales, rapprochées du Vicariat, de prêter leur concours aux Missionnaires dans toutes les circonstances où ils en auront besoin.

11° — Que la libre entrée soit accordée dans la République aux Missionnaires salésiens et aux Filles de Marie Auxiliatrice ; un besoin urgent, pour ne pas dire, la nécessité, se fait sentir de nouveaux ouvriers apostoliques pour faire face au travail qui devient de plus en plus grand et pour le continuer en vue du véritable progrès et de la civilisation chrétienne des Jivaros de l'Est.

Quelle somme faudrait-il sacrifier pour mener à bonne fin une telle entreprise ? Il me semble que cent mille écus suffiraient pour l'exécution

de tout ce plan, à condition que cette somme soit confiée, comme de juste, à des personnes de toute confiance, animées de l'esprit du véritable progrès.

Je ne terminerai pas, Monsieur le Président, cette longue lettre sans vous conjurer d'accueillir favorablement ma pétition présentée en vue de l'accroissement et de la prospérité de la Nation Équatorienne et je vous assure que les Missionnaires salésiens de Dom Bosco contribueront à cette œuvre par toute leur influence, leur travail et leur abnégation.

Recevez, Monsieur le Président, avec les vœux les plus sincères pour votre prospérité et celle de votre Patrie, l'expression des sentiments les plus respectueux de votre tout dévoué serviteur

Dom FRANÇOIS MATTANA

Supérieur de la Mission de Gualaquiza.

A Son Excellence Monsieur le Général Eloy Alamo, Président de la République de l'Équateur,

Le Manuel des Coopérateurs*

VI.

Zèle que doivent avoir les Coopérateurs pour favoriser les vocations ecclésiastiques.

AUX œuvres que le véritable Coopérateur salésien doit soutenir de toutes ses forces, D. Bosco, nous dit l'auteur du Manuel, ajoute celle des Vocations des jeunes gens dénués de toutes ressources pécuniaires et désireux de se consacrer au service des autels. Dom Bosco avait à peine établi les bases de son Oratoire qu'il s'empressait de mettre la main à cette entreprise ; il constatait en effet combien l'Église souffrait du manque de sujets et il s'en affligeait beaucoup. Aussi ce fut, durant toute sa vie, un réel bonheur de pouvoir fournir aux Grands Séminaires, et pour la plus grande consolation des évêques, de nombreux élèves heureux de s'enrôler dans la milice du Seigneur. Le bon serviteur de Dieu pourvut également, par l'Œuvre, dite de Marie Auxiliatrice, à l'éducation cléricale d'une infinité de jeunes gens qui, pour une raison ou pour une autre, ne pouvaient étudier, et il sut discerner et développer leurs excellentes qualités, offrant dans la suite à l'Église de vaillants ouvriers.

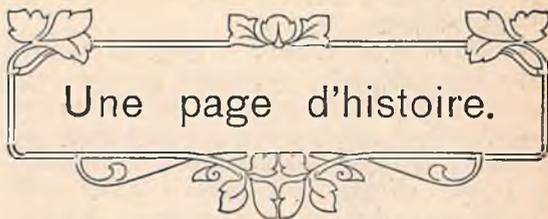
La disette de clergé, bien qu'atténuée, est encore grande et beaucoup de diocèses possédant peu de prêtres, voient des paroisses privées de pasteurs, malgré le zèle admirable des évêques. On ne peut pas donner pour motif de cette pénurie qu'il n'y a plus de vocations, plus de sujets disposés à étudier, mais bien, plutôt l'impuissance où se trouvent ces sujets de se livrer à ces études. Pour Dom Bosco, lui-même, pauvre petit paysan, que d'efforts il eut à faire, que de luttes il eut à endurer pendant de longues années par manque de ressources pécuniaires ou de personnes les lui fournissant, semblable en cela au paralytique de la piscine Probatique qui se plaignait de n'avoir jamais trouvé quelqu'un qui l'aidât à entrer dans cette piscine : *Hominem non habeo* (Joann. v, 7). Que de jeunes gens qui sont consumés du noble désir d'aspirer au sacerdoce et qui doivent réprimer ce désir et se tourner vers une autre carrière, par cette seule raison qu'ils n'ont pas rencontré quelque pieuse personne qui voulut les aider ou au moins leur indiquer une œuvre de cléricature ou de vocation religieuse : *Hominem non habeo*. Cet homme pour eux doit être le Coopérateur qui sur ce point encore a le devoir de coopérer avec Dieu en fournissant des ministres à son Église...

(*) Voir Bulletin d'Août 1906.

Tous peuvent au moins se l'imaginer, s'ils n'en constatent pas de leurs yeux la triste réalité : les grands dommages que cause à l'Église la pénurie de prêtres. Notre Seigneur en voyant les foules sans chefs, fut profondément ému : *Videns turbas jacentes sicut oves non habentes pastorem, misertus est eis* (Math. IX 36), et il adressa aussitôt une prière spéciale à son Père pour qu'il envoie des ouvriers en nombre suffisant pour travailler à cette vaste moisson : *Rogate Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam*. Que deviendra un peuple sans prêtres, surtout de nos jours où les ministres de Satan sont de plus en plus nombreux ? Qu'advient-il de la pauvre jeunesse si faible et sans expérience aucune ? Qui donc la préservera de tant d'embûches ? Qui la relèvera après ses chutes ? Cette malheureuse population, privée de celui qui lui parle de Dieu, de l'âme, de l'éternité, des devoirs de son état, de celui qui l'instruit, la corrige au besoin, l'encourage, cette population, dis-je, se corrompra bien vite dans une vie pour ainsi dire payenne, et se perdra. Qu'on lui donne au contraire un prêtre zélé, et tout dans cette paroisse se ranime, revit, la foi fleurit et avec elle la pureté des mœurs. — Vous comprenez, bien chers Coopérateurs, l'importance et l'urgence de l'Œuvre des Vocations ecclésiastiques, proposée à votre zèle. Apportez-lui votre généreux concours pour augmenter les rangs du clergé et faire en sorte que chaque paroisse ait l'assistance spirituelle qui lui est absolument nécessaire.....

Pour vous, bons Coopérateurs laïques et pauvres, écartez loin de vous la pensée que vous ne pouvez pas contribuer à cette œuvre par la raison que vous êtes dépourvus de la science ou des moyens matériels. Ce sont souvent ceux-là qui les premiers servent d'instrument au Seigneur pour diriger un enfant, un jeune homme vers l'état ecclésiastique, car pouvant l'approcher de plus près ils le connaissent mieux et ils peuvent le désigner aux prêtres ou aux gens fortunés, afin que ceux-ci s'en occupent et pourvoient à son éducation. C'est ainsi qu'il en advint à notre Vénéré Père Dom Bosco. Les familles distinguées du pays ne le connaissaient nullement et elles n'auraient jamais soupçonné que la misérable chaumière des Becchi renfermât un tel trésor, si d'humbles paysans ne le leur avaient fait connaître et apprécier. C'est là également l'histoire de tant et tant de pauvres enfants qui ont dû leur réussite non seulement à de généreux bienfaiteurs, mais peut-être plus encore à de pauvres personnes ne pouvant apporter à cette œuvre que leur cœur et une

grande bonne volonté. Quiconque donc parmi les Coopérateurs connaît des enfants ou jeunes gens qui aspirent au sacerdoce, peut et doit s'intéresser à eux, lors même qu'il ne ferait que les présenter et les recommander aux personnes qui voudront bien pourvoir au nécessaire.....



(Suite).

« Ce roi-là, Jésus-Christ, on ne le détrônera jamais ».

A la fin du XVIII^e siècle, la France était mûre pour une révolution. Le protestantisme n'avait pu détruire le catholicisme ; les disciples de Jansénius, de Saint-Cyran et de Singlin, véritables « tortureurs de consciences », reprirent en sous-œuvre la tentative manquée, et le jansénisme n'eut qu'un but qu'il sut toutefois cacher sous un fidéisme, un surnaturalisme sans mesure : ruiner la religion catholique en la dénaturant.

Le *cartésianisme* avait ouvert la porte aux futurs excès d'un *idéisme* sans frein. Par réaction contre l'idéalisme de Descartes, exagéré encore par Malebranche, « les esprits intelligents du groupe des libertins et des incrédules s'étaient tournés au commencement du XVIII^e siècle vers la philosophie sensualiste de l'Anglais Locke », mais restaient déistes. Condillac conserva encore à ce système les apparences de la recherche impartiale et du raisonnement scientifique. Mais avec Helvétius, d'Holbach, La Mettrie et Diderot, le *philosophisme* n'était plus qu'un matérialisme grossier uni à l'athéisme le plus radical : Montesquieu lui-même n'eut pas le courage de s'abstraire de cette pente vers l'ordure, commune à son temps, et on le voit la suivre avec complaisance dans les *Lettres persanes* et jusques au milieu des graves méditations de l'*Esprit des Lois* : il tombe alors dans le *rationalisme*. Celui-ci

Pas de Dieu ! Mais alors, arrière les entraves de la Foi, et respect aux droits de la passion, car ils sont sacrés. Et voilà que depuis un siècle, la littérature n'est qu'un plaidoyer en faveur de la chair réhabilitée, ou un panégyrique qui chante les victoires de la *Bête humaine*.

Béatifier tous les dérèglements du sens dépravé, le divorce, l'adultère et leurs idylles tragiques ; excommunier comme le Génie chanté par Jean de Meung, virginité et chasteté !.....

Dites si tels ne sont pas les enseignements du théâtre naturaliste, du roman et du journal, au XIX^e siècle ! N'est-ce pas la porte ouverte par le romantisme et le réalisme à tous les excès de la libre vie, au nom de la libre pensée et de la libre passion ? et cela, même chez l'enfant, sur lequel — on a l'audace de le soutenir — les parents n'ont aucun droit, envers lequel ils n'ont que des devoirs.

Le XIX^e siècle semblait le siècle du naturalisme par excellence ; mais voici Lourdes avec ses apparitions et ses miracles, ses pèlerins par milliers et ses enthousiastes manifestations. Et Lourdes, en plein XIX^e siècle, et Lourdes, en France, au pays de l'athéisme officiel et de l'indifférence pratique, qu'est-ce donc ? N'est-ce pas l'Évangile vengé, l'affirmation indéniable et combien triomphante de Dieu présent parmi nous ? N'est-ce pas le triomphe éclatant du surnaturel ? Ah ! nos matérialistes athées auront beau hurler de rage, ou sourire dédaigneusement ; pour pallier leur superbe ignorance, ils pourront inventer des mots étranges, crier à la névrose, à l'hypnotisme, à l'auto-suggestion, ils n'empêcheront jamais le surnaturel de se manifester ; à Lourdes, il jaillit de la source, il suinte du sable et du rocher, il s'abat, il se précipite sur des foules qu'on ne peut dénombrer, que les moqueries ne sauraient pas plus arrêter que les négations et les calomnies, sur des foules de partout qui vont et qui, malgré tout, continueront d'aller aux roches Massabiellès, chanter devant la statue de l'Immaculée notre antique et immuable *Credo* au bas duquel Dieu a mis, une fois encore, sa signature indélébile.

Les matérialistes athées, fils dégénérés d'un athéisme grossier, auront beau sourire, hurler et interdire.

« Ce roi-là, Jésus-Christ, éternellement vivant dans son Église, on ne le détrônera jamais. »

devient absolu avec le *Contrat social* et l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau. Ajoutez à cela quelques abus dans l'administration des biens d'Église, la faiblesse du pouvoir, et vous aurez toutes les causes de cette Révolution qui mena la France à deux doigts de sa ruine.

La barque de Pierre va-t-elle sombrer au milieu de cette affreuse tempête ? Le jansénisme, le philosophisme et le rationalisme auront beau frapper à coups redoublés sur l'Église, en attendant que de l'échafaud en permanence tombent des têtes d'évêques, de prêtres et de nobles catholiques — nobles de la véritable noblesse, celle du cœur — et que des flots du sang des martyrs inondent les rues des grandes villes ; la Révolution aura beau faire, spolie, emprisonner, exiler ou tuer, elle passera et

Ce roi-là, Jésus-Christ, éternellement vivant dans son Église, on ne le détrônera jamais !

Cependant il vint un jour où Notre Seigneur fut indignement jeté hors de chez lui : avec ses prêtres, traqués comme des bêtes féroces, il dut chercher un refuge dans quelque mansarde obscure ou quelque grange abandonnée. Alors aussi, le grave bourdon de Notre-Dame habitué à sonner juste pour inviter les fidèles à la prière, sonna faux pour appeler les infidèles aux cérémonies grotesques que les hommes du jour célébraient en l'honneur « d'une fille des rues », incarnant la déesse Raison. Mais pendant ces années de folie, de fureur et de sang, un « petit caporal » devenait grand capitaine. Après l'avoir dirigé à travers les mille dangers des combats, illustré sur de multiples champs de bataille, et rendu victorieux de l'Europe coalisée, la main du Tout-Puissant le ramena triomphant au milieu de Paris en révolution, tel un dompteur au milieu des fauves.

Le grand capitaine se rendit à Notre-Dame, où, froidement, d'un formidable coup de sa petite botte, il renversa la statue de la déesse Raison et fit solennellement rentrer Jésus-Christ chez lui. De nouveau le bourdon sonna juste : il sonna pour les baptêmes et les mariages, il sonna les *Dies irae* et les *Te Deum* ; il sonna pour le sacre du premier Empereur des Français.

Toutefois Napoléon était inquiet : esclave d'un fol orgueil, il devint jaloux de la mission du prêtre, fut humilié de ce qu'il n'avait que des corps à diriger, tandis que les âmes restaient aux mains du sacerdoce. Il osa, sacrilège audacieux, lever son bras, fait pour porter l'épée et non pas pour bénir, contre l'Église de Dieu et son chef visible, le Vicaire de Jésus-Christ : c'était folie. Ce jour-là, l'étoile de Napoléon pâli ; le vainqueur de l'Europe allait être le vaincu de Dieu. Le lendemain, « les armes tombaient des mains de ses soldats » sur les routes de la Russie, et la couronne de sa tête impériale.

Après les humiliations d'une première abdication et de la souveraineté de l'île d'Elbe, ce devait être le désastre de Waterloo et l'effondrement de l'Empire. Quelque temps après, celui qui avait été le grand conquérant, mourait, captif sur le rocher désert de Sainte-Hélène, pendant que le Pape, son prisonnier d'un jour, glorieusement assis sur le trône de Pierre, gouvernait l'Église universelle.

Napoléon fut un illustre capitaine, un légiste incomparable : il fut un grand homme, mais jusqu'à ce jour seulement où, dans l'ivresse de son orgueil, il oublia que

Ce Roi-là, Jésus-Christ, éternellement vivant dans son Église, on ne le détrônera jamais !

Le libre examen et le naturalisme s'étaient arrêtés à l'existence de Dieu et à ses commandements écrits dans la conscience ; mais voici qu'une dernière bande de révoltés plus hardis ou simplement plus logiques, vient, armée des mêmes principes, essayer de nier Dieu et son existence. Cinquante ans après la proclamation des *droits de l'homme*, c'était fait.

Plus d'Église, plus de papauté, avait dit le XVI^e siècle.

face du Vatican, là même où repose la pierre angulaire, fondement inébranlable de l'Église de Dieu. « C'est par la croix que vous devez remporter la victoire ? » — *In hoc signo vinces* — s'est-elle écriée. « La croix, je la supprimerai partout, à l'école, à l'hôpital, au prétoire. C'est sous le regard du divin Crucifié que l'enfant étudiait et grandissait, que le pauvre souffrait et mourait : c'est au nom de ce Dieu infiniment juste que le juge rendait la justice ! Assez, assez.



BAHIA (Brésil) — Un groupe d'élèves de l'Oratoire San Salvador.

Plus de Rédempteur, plus de Christ, avait enseigné le XVIII^e.

Plus de Dieu hurla le XIX^e.

Et malgré les protestations des spiritualistes de l'École, l'athéisme a fait invasion dans tous les domaines, menaçant de tout submerger, dans un naufrage irrémédiable, après les croyances, les mœurs, et avec les mœurs, l'ordre social.

Pas de Dieu, enseignaient les professeurs d'athéisme. Donc, plus de maîtres, se sont écriés les humbles leurs disciples. La conclusion était logique ; et du coup la hideuse anarchie était née. Elle est fille naturelle de l'athéisme.

Un jour cependant, une puissance sortit des abîmes éternels ; redoutable, elle se dressa en

Nolumus hunc regnare super nos: nous ne voulons plus que Dieu règne sur nous ! » Ce fut le cri du peuple déicide ; les Juifs ont cessé d'être comptés parmi les nations....

Nous ne voulons plus que Dieu règne sur nous ! Prenons garde : l'histoire est une éternelle recommenceuse. Nous disparaîtrons plutôt, mais Dieu triomphera des néo-persécuteurs et des apostats d'aujourd'hui et de demain, comme il a triomphé des Césars romains et des hérétiques de tous les siècles passés, car....

« *Ce roi-là, Jésus-Christ, éternellement vivant dans son Église, on ne le détrônera jamais !* »

Confidite, ego vici mundum. — Ayons confiance quand même ; Il a vaincu le monde.





GRÂCES ET FAVEURS

obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

MALGRÉ les angoisses où nous pouvons nous trouver, ne nous décourageons jamais. Invoquons Notre Dame Auxiliatrice et elle nous secourra. Le passé est un garant du présent. Répétons souvent cette prière que la Sainte Église met sur les lèvres de ses prêtres au jour de la fête de Marie Auxiliatrice. « O Dieu, tout puissant et miséricordieux, qui avez mis dans la protection de la Bienheureuse Vierge Marie un secours merveilleux et perpétuel, faites, dans votre bonté, nous vous en supplions, que, munis, pendant le combat de cette vie, d'une semblable protection, nous puissions, à l'heure de notre mort, vaincre notre ennemi irréconciliable. »

* * *

Il m'est impossible d'exprimer par des paroles toute la reconnaissance dont je suis redevable envers Marie Auxiliatrice pour les nombreuses grâces qu'elle m'a accordées. Tout récemment encore cette bonne Mère m'a prouvé sa bonté infinie. Je lui avais recommandé la conversion d'une personne qui m'est chère et qui était atteinte d'une grave maladie. Au cours d'une neuvaine de prières faite à cette intention, j'ai eu le bonheur d'entendre le malade me prier de faire venir un prêtre. Il s'est confessé, a reçu les sacrements et est mort dans les sentiments de la plus vive piété. Vive Marie Auxiliatrice!

Menton, février 1907.

M. M.

* * *

Ayant obtenu par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice et de Saint Joseph la grâce du succès d'un examen pour mon fils, je vous envoie ci-joint un mandat-poste de vingt francs pour vos orphelins, avec prière de faire célébrer une messe de reconnaissance à l'autel de Marie Auxiliatrice et d'inscrire cette faveur dans le plus prochain *Bulletin salésien*.

Lyon, 2 mars 1907.

L. de T.

* * *

Je remercie Notre Dame Auxiliatrice en qui j'ai une grande confiance, d'avoir guéri une

jeune femme de deux maladies très graves. Mille actions de grâces soient rendues à cette bonne Mère et au Sacré Cœur.

Marseille, 15 décembre 1906.

T. D.

* * *

Mille actions de grâces soient rendues à Notre Dame Auxiliatrice que j'invoque toujours avec confiance car elle m'a souvent exaucée. Je la remercie aussi de m'avoir guérie plusieurs fois.

Marseille, 15 décembre 1906.

T. A.

* * *

Je vous adresse une petite offrande de vingt cinq francs en reconnaissance d'une grâce obtenue et aussi pour obtenir la guérison d'une jeune maman en danger.

La Ciotat, 16 janvier 1907.

M. R.

* * *

Notre Dame Auxiliatrice nous a favorisées en guérissant une enfant qui nous est fort chère et en rendant à ses parents la paix et l'affection conjugale que nous leur désirions. Puisse cette bonne Mère leur continuer sa maternelle protection. Ci-joint cinq francs en actions de grâces.

Mallemort, 20 décembre 1906.

M. J.

*
**

Ci-joint un bon de cinq francs, modeste ofrande d'une mère très reconnaissante pour la protection que Notre Dame Auxiliatrice a bien voulu accorder à son fils.

Paris, 6 février 1907.

S. S. L.

*
**

Je viens avec la plus grande reconnaissance vous demander une messe d'action de grâces pour la guérison de mon frère.

La neuvaine était à peine commencée que déjà le jeune malade éprouvait un mieux sensible et le médecin déclarait que tout danger était écarté. Depuis ce moment il a retrouvé ses forces et il a pu reprendre ses études qu'il avait été obligé de suspendre pendant de longs mois. Merci à Notre Dame Auxiliatrice que l'on n'invoque jamais en vain!

Ma confiance en la Très Sainte Vierge est plus grande que jamais. Elle m'a exaucée déjà tant de fois dans le cours de ma vie qu'il m'est permis de ne pas douter un seul instant de sa maternelle protection, et j'engage vivement les personnes qui souffrent au moral comme au physique à avoir recours à sa puissante intercession. Ci-joint cette modeste ofrande pour l'honoraire de la messe que j'ai promise.

Lucerne, février 1907.

R. S.

*
**

Je ne puis mieux témoigner ma profonde reconnaissance envers Notre Dame Auxiliatrice qu'en vous faisant parvenir ce mandat-postal pour les chers orphelins de Dom Bosco. Mon fils que j'avais recommandé à la Très-Sainte Vierge a réussi dans un examen fort difficile. Veuillez, s'il vous plaît, insérer cette grâce dans votre prochain *Bulletin*. Je vous recommande toutes mes intentions et mes chers défunts.

Paris, 3 février 1907.

M. M.

*
**

J'avais promis, si j'obtenais une grâce particulière, de faire célébrer dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice une messe d'action de grâces et d'envoyer une petite ofrande pour l'Œuvre si intéressante de Dom Bosco. J'ai été pleinement exaucée et je m'empresse de

m'acquitter de mes obligations, vous priant de publier ces quelques lignes dans le *Bulletin salésien* et de m'aider à remercier la Reine du Ciel.

Agen, 11 février 1907.

C. D.

*
**

Je vous envoie ci-inclus cent francs pour vos orphelins, comme action de grâces à Notre Dame Auxiliatrice qui nous a protégés et exaucés. Vous voudrez bien faire célébrer deux messes à l'autel de cette bonne Mère pour qu'Elle nous continue sa bienveillante protection.

Nice, 25 février 1907.

A. A.

*
**

Je suis en retard pour remercier la Très-Sainte Vierge Auxiliatrice d'une guérison que je crois arrivée par son intercession, étant donné l'âge de la malade. Je vous prie de faire dire une messe d'actions de grâces et d'en célébrer une seconde pour obtenir la guérison d'une jeune femme qui souffre beaucoup et à laquelle la santé serait bien nécessaire pour élever ses six enfants. Que Notre Dame Auxiliatrice en qui j'ai grande confiance intercède pour cette mère de famille!

Azu, 23 février 1907.

M^{me} d. S.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Alexandrie (Égypte): A. A., 12 fr. 50 en actions de grâces.

Tourtour (Var): C^{ste} d. I. B., 5 fr. en actions de grâces.

Caux: H. B., 9 fr. Reconnaissance pour grâce obtenue.

Annonay: J. C., 10 fr. en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Nantes: B. de B., 5 fr. en actions de grâces.

Villemur: J. R. B., 50 fr. Reconnaissance pour une faveur reçue.

Châtillon (Italie): A. V. Remercîments pour grâce obtenue.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

MALTEBRUGGE-LÈS-GAND (Belgique). — **Le denier de S. Pierre.** — L'affection pour le Souverain-Pontife : voilà un sentiment que D. Bosco savait inspirer à ses enfants. Les Salésiens ont hérité de son esprit et les enfants qu'ils instruisent connaissent encore les beaux dévouements. Qu'on en juge.

Le 18 décembre dernier avait lieu à Gand le Compte-rendu annuel du Denier de S. Pierre. Or, cette année comme l'an précédent, les petits Orphelins de Maltebrugge ont voulu mettre du leur dans cette offrande qu'on allait porter au Père de tous les chrétiens : chacun a tiré de sa petite bourse une modeste piécette, et ils ont pu envoyer au comité de l'œuvre une somme modeste sans doute, mais précieuse aux yeux de Dieu qui met la misérable aumône du pauvre infiniment au-dessus de la fastueuse ostentation de l'opulent pharisien.

La section des Humanistes fut chargée d'aller représenter la Maison aux solennités qui eurent lieu à cette occasion. Une messe fut d'abord célébrée dans une église de la ville. Le drapeau papal était arboré à l'entrée du chœur et les fidèles le saluaient respectueusement, conjurant le ciel de veiller sur le Pontife bien-aimé. Après la Messe, on envahit la salle des Conférences. Le dévoué Comte Verspeyen, le chevalier de la presse, le « Veillot belge » comme on l'a appelé, prit la parole devant un auditoire nombreux et sympathique. Tout en commentant les événements du jour, il fit un éloquent rapport sur les progrès de l'œuvre, tantôt soulevant les applaudissements par l'exposé chaleureux de ses convictions de chrétien, tantôt excitant l'hilarité par ses saillies humoristiques. Lorsqu'il venait à parler de Sa Sainteté Pie X, on le voyait se redresser fièrement, sa voix se faisait plus vibrante et son accent ému trahissait le fils qui parle de son père. Rien n'était plus touchant que d'entendre cet athlète, blanchi dans la lutte contre les ennemis de l'Église, saluer ainsi de loin son général et lui présenter, avec les prières et les aumônes de la Belgique catholique, le bel hommage de son amour, de son admiration et de son dévouement sans bornes. Après avoir remercié les catholiques de ce qu'ils avaient fait dans le passé, il se mit à leur rappeler leurs devoirs envers le grand pontife de Rome. Voici en quelques lignes la substance de son exhortation : « Tout d'abord nous devons nous montrer dociles à la parole du Pape. Cette docilité, toujours nécessaire, l'est plus que jamais dans les temps que nous traversons. Il nous faut une seule direction pour combattre efficacement, et cette direction ne peut venir que de Pierre établi pour paître et gouverner les brebis du Christ-Jésus. Serrons-nous donc autour de notre Pasteur, formons une armée immense et unie dont l'aspect formidable déconcerte nos ennemis . . . »

En second lieu, nous devons au Pape le secours de nos prières. « Établissons une sainte ligue et multiplions nos instances pour supplier Notre Seigneur d'abréger les épreuves de son Vicaire et de hâter le triomphe de son Église ».

« Il faut enfin agir : la prière inspire l'action. Il faut directement venir en aide au Pape par l'aumône, par la plume, par la parole ».

L'éminent archevêque de Malines monte alors à la tribune, fait l'éloge des œuvres auxquelles M. le Comte Verspeyen et ses collègues ont consacré leur vie, et il émet le vœu que de tels dévouements se perpétuent longtemps en Belgique. Puis, dans un style noble et nourri, comme un Père de l'Église, il entonne une brillante apologie de notre foi, de cette foi immortelle, féconde en œuvres merveilleuses.

La séance prit fin sur une vibrante allocution de S. Gr. Mgr l'évêque de Gand, au cours de laquelle il remercia les catholiques de cette ville et de tout le diocèse des sympathies qu'ils lui manifestent en toute circonstance, et où éclata tout son attachement et toute sa gratitude pour les hommes éminents qui lui apportent tant de réconfort et de consolation au milieu de ses travaux apostoliques....

LISBONNE. — **S. M. la Reine Amélie à l'Établissement salésien.** — Le 26 janvier dernier, Sa Majesté la Reine Amélie de Portugal daignait visiter les nouveaux locaux de l'Établissement Saint-Joseph, à Lisbonne.

Reçue aux sons de la marche royale, elle se dirigea vers la Chapelle où elle s'arrêta pendant quelques instants pour adorer Notre Seigneur, le Roi des rois. A la sortie, D. Cogliolo, Inspecteur, remercia en quelques paroles émuës Sa Majesté de l'insigne honneur qu'Elle faisait à l'Œuvre salésienne et un orphelin récita une gracieuse poésie composée par l'illustre académicien Conseiller José de Sousa Monteiro.

Sa Majesté parcourut alors les différentes salles de l'Établissement, s'intéressant à tout ce qu'elle voyait et entendait. Elle voulut minutieusement connaître ce qui se faisait pour l'éducation de *ses enfants*. Comme la population de Lisbonne a bien raison de l'appeler la *sainte Reine* !

Ayant appris qu'à l'infirmerie de la maison se trouvaient deux enfants atteints d'une bénigne *influenza*, elle tint à se rendre auprès d'eux et à leur dire des paroles de maternelle consolation qui émurent grandement les petits malades. Lorsque les jeunes chanteurs qui compo ent la maîtrise de la chapelle royale lui furent présentés, la bonne Reine leur exprima tous ses compliments en même que tous ses sincères encouragements.

Après une visite longue, Sa Majesté prit congé des Supérieurs, des Confrères et des enfants en ma-

nifestant sa haute satisfaction de tout ce qu'elle avait vu ant au point de vue de l'hygiène qu'au point de vue de l'éducation morale et scientifique, et en même temps qu'elle laissait une généreuse offrande, elle daignait tracer sur le livre d'or de l'Établissement ces quelques lignes si flatteuses : *Je fais les vœux les plus ardents pour la prospérité et un plus grand développement encore d'une œuvre aussi salutaire.*

AMÉLIE, Reine.

BAHIA (Brésil). — Inauguration d'un nouvel établissement salésien à San Salvador. — Ce nouvel asile de la charité qui renferme déjà un certain nombre de pauvres enfants est situé sur le Cours Almeida Conto où se trouvent plusieurs autres œuvres de bienfaisance. Le terrain avait été acheté en 1899, et le Gouverneur d'État d'alors, S. Exc. le docteur Luis Vianna avait concouru à l'achat en fournissant à lui seul un peu plus de la moitié de la somme demandée. La première pierre du futur établissement était bénie et posée en 1900, et les travaux commençaient dès 1901. Hélas! il advint, pour diverses raisons, que l'édifice construit à l'époque des mauvaises saisons, fut déclaré inutilisable. On se vit alors dans la nécessité d'édifier une autre maison qui répondit parfaitement aux exigences de la solidité en même temps qu'aux besoins d'un institut moderne d'éducation.

Cette idée conquit bien vite la sympathie publique, mais Bahia traversait à ce moment une grave crise financière et les âmes généreuses avaient fort à faire pour soutenir les nombreuses œuvres de bienveillance déjà établies. Malgré cela, les bons Coopérateurs salésiens ne perdirent pas courage; bénis et encouragés par leur zélé archevêque, aidés par la presse locale, ils recoururent à tous les moyens pour trouver les fonds nécessaires à la continuation des travaux. On organisa des spectacles; des conférences furent faites un peu partout, des fêtes de bienfaisance furent installées; nous devons citer ici le nom de Madame Amelia Rodriguez, illustre auteur de gracieux poèmes, qui voulut bien écrire plusieurs articles sur les journaux et qui tout dernièrement a publié au bénéfice de l'œuvre salésienne un nouveau recueil de ses poésies si justement appréciées dans le Brésil. Combien d'autres bienfaiteurs mériteraient d'être signalés pour le précieux et délicat concours qu'ils nous ont apporté. Il ne fut pas difficile, avec toutes ses ressources, de continuer les travaux et de voir ceux-ci parfaitement terminés après onze mois de dur labeur.

L'inauguration du nouvel établissement a eu lieu le dimanche 16 décembre de l'année dernière. A six heures du matin, l'Inspecteur des Maisons salésiennes du Brésil, Dom Laurent Giordano procédait à la bénédiction du modeste oratoire intérieur où aussitôt après, il célébrait le saint Sacrifice. A 9 h. et demie, S. G. Mgr Tommaso da Silva, archevêque de Bahia et Primat du Brésil, faisait son entrée dans l'établissement, aux sons de la Musique instrumentale. Après la bénédiction d'une magnifique statue de Marie Auxiliatrice, il tenait chapelle pontificale pendant la messe solennelle au cours de laquelle Sa Grandeur prononça elle-même une allocution toute de circonstance. Paraphrasant ces paroles de la liturgie : *Gaudete in Domino semper*, Monseigneur



BAHIA (Brésil) — Musique Instrumentale de l'Oratoire San Salvador.

se félicita vivement avec tous ceux qui y avaient concouru, de la construction de ce nouvel établissement vraiment nécessaire de nos jours, et il exhorta tous les assistants à continuer leur généreuse aide aux chers orphelins... La messe terminée, l'éminent prélat parcourut la maison entière, bénissant classes, ateliers, dortoirs, réfectoires, etc. Durant tout le jour, nombreux furent les visiteurs désireux de contempler les nouveaux bâtiments. Les fêtes d'inauguration n'étaient pas encore terminées lorsque parvint le télégramme suivant : *Rome, 17 décembre 1906. — Monseigneur Archevêque Bahia-Brésil. — Saint-Père bénit Salésiens, bienfaiteurs qui avec le digne Archevêque ont facilité l'inauguration de l'établissement. — Card. Merry del Val.*

CORDOBA (République Argentine). — Nous sommes heureux d'annoncer le complet achèvement du nouveau corps d'édifice élevé auprès du Patronage et qui servira pour les écoles d'internes et d'externes. On a le ferme espoir qu'au mois de

mars prochain on pourra ouvrir les nouvelles salles disposées pour les classes et capables de contenir environ 300 externes. Vers Pâques se fera également l'ouverture de l'école professionnelle. 70 internes pourront être admis dans le nouveau bâtiment. Merci de tout cœur à nos généreux Coopérateurs et que Marie Auxiliatrice nous aide à payer notre dette de reconnaissance en étendant sur eux et leurs familles ses maternelles bénédictions.

VARIÉTÉS

La bonté de Pie X.

UNE des causes qui ont le plus contribué à l'extraordinaire popularité dont jouit le Saint-Père auprès du peuple de Rome, c'est l'habitude qu'il a prise de donner des audiences aux diverses paroisses, à tour de rôle. Pie X arrive à pied, sans aucun apparat, revêtu de la simple soutane blanche. Les vivats accueillent son apparition, jaillissant de ces foules de dix, quinze et jusqu'à vingt mille âmes.

Debout, la tête légèrement penchée à droite, le regard souvent fixé au ciel, il écoute ces enthousiastes acclamations. Et quand elles ont cessé, il regarde son peuple, lui sourit et prêche la doctrine chrétienne, dans des homélies d'une éloquence familière, mais si touchante et si convaincante.

Saint Léon I^{er}, saint Grégoire parlèrent ainsi aux Romains, leur commentant l'Évangile. Tous les dimanches, Innocent III réunissait les fidèles de Rome pour leur expliquer, en italien, le catéchisme et la vie de Notre-Seigneur. En des temps plus modernes, ce fut dans la basilique de Saint-Pierre que, mître en tête, revêtus de la chape, assis sur leur trône, Clément XI, Benoît XIII, Pie VI et Pie VII prononçaient à chaque solennité une homélie, mais en latin.

Pie X ne parle guère plus que dix minutes. La parole est lente et légèrement saccadée au début; puis la voix s'anime et vibre chaudement. Le geste est fait surtout par le bras gauche, la main à demi ouverte et le pouce et l'index réunis.

Quand la bénédiction donnée, les acclamations en étouffent le dernier *amen*, Pie X fait le tour de l'estrade, salue de la main et, s'enveloppant de son manteau rouge au liseré d'or, il disparaît (1).

Les audiences de pèlerinages sont encore plus émouvantes. On ne tarit pas d'éloges sur la simplicité et la bonté accueillante de Pie X.

Lorsqu'on le voit sourire, écrit Monseigneur l'évêque de Bayeux, lorsqu'on le voit se pencher vers tous pour les écouter et les bénir; quand on l'entend parler, on se sent en face d'un père dont le cœur, selon la belle parole de saint Thomas, est toujours incliné pour se donner et se répandre; et on répète ce mot devenu familier à Rome: « Le Pape, il est si bon! »

« J'ai pu voir une première fois le Saint-Père, dit de son côté l'évêque de Tulle, et rester même longtemps tout près de lui pendant l'audience générale qui a duré près d'une heure et demie. Pie X, avec la plus paternelle bonté, est passé d'un côté, puis est revenu par l'autre, donnant à chacun sa main qui était baissée, serrée et parfois un peu retenue, écoutant toutes les demandes de bénédictions pour des objets de piété ou des paroisses, d'intentions de prières pour la conversion de ceux-ci, pour la guérison de ceux-là, pour les écoles, pour les patronages. La vénération, l'affection et la confiance se donnaient libre cours; c'était bien émouvant; parfois nous voyions des larmes perler dans les yeux et nous ne pouvions retenir les nôtres. De temps en temps l'enthousiasme éclatait par les cris puissants de: Vive Pie X! Vive le Pape!

Il y avait aussi parfois la note gaie dans les confidences intimes et les naïves recommandations que de bonnes personnes faisaient au Saint-Père, et puis dans les dialogues avec de petits enfants. Un prêtre ayant présenté sa sœur, le Pape demande à celle-ci en parlant du frère: *Est-il bon?* — *Oui*, répondit-elle, *c'est moi qui suis méchante*. En sortant de là, nous nous disions: « Comme il est bon, le Pape! »

Le plus grand nombre des journaux a cité ces traits charmants racontés par un religieux dominicain, exilé à la Quercia, près de Viterbe: « Un de nos Pères, se trouvant à Rome, eut l'occasion voir le Pape. Il se trouvait avec un pèlerinage du nord de l'Italie. Les pèlerins défilaient un par un devant le Saint-Père. Vint le tour d'un bon vieux. Il s'avance, couvert de son grand manteau, pour baiser les pieds de Pie X. Sa Sainteté daigna lui demander ce qu'il faisait. — *Padre Santo*, je suis le maire de chez moi. — Bien, bien, et ensuite, dit le Pape? — Et puis je suis président de la confrérie du Saint-Sacrement. — Bien, bien, et puis? — Et puis, je suis président de la fabrique. — Bien, bien, et puis? faisant toujours le pape. — Et puis, et puis,

(1) D'après la revue des *Œuvres Eucharistiques*.

reprit le bon vieux, je suis mal marié; j'ai une femme très acariâtre, lui dit-il en son italien expressif. — Il faut vous résigner, lui dit en souriant Pie X; patience!

Le religieux s'approche alors. Et comme le Saint-Père lui demandait ce qu'il faisait: — Je suis religieux français exilé à la Quercia, près de Rome. — Comment! exilé... répondit Pie X, mais on n'est jamais exilé près de son Père le Pape.

À un prêtre français tout confus de la bonté qui lui était témoignée et qui se récriait en disant: « Le Saint-Père est trop bon! » Pie X répondit avec un aimable sourire et quelque vivacité: « *Ma, si figuri! se il Papa non fosse buono, chi lo sarebbe?* — Ah! ça mais! si le Pape n'était pas bon, qui donc le serait? »

La Charité de Pie X.

LES intimes racontent qu'il semble avoir « les mains percées », tant il est incapable de rien garder, tout ce qu'il reçoit allant tout droit aux pauvres. Que de fois son anneau épiscopal fut mis en gage! Souvent aussi un mendiant, qui attendait à la porte, reçut en tout ou en partie le dîner préparé pour le cardinal.

On connaît à ce sujet cette touchante anecdote qui remonte au temps où il était évêque de Mantoue.

Une de ses sœurs qui surveillait la cuisine s'aperçut un jour que le pot-au-feu avait disparu. Toute troublée, elle entra dans le cabinet de Monseigneur et lui révéla qu'on venait de lui voler le plat principal du dîner:

— Que veux-tu? ma chère sœur, répondit l'évêque, se servant de ce charmant dialecte vénitien qu'il parlait si volontiers, il ne faut pas t'en préoccuper. L'auteur de ce méfait est certainement le chat.

— Le chat? s'écria M^{lle} Sarto, mais c'est impossible. Le pot a disparu également. Or je ne sache pas que les chats...

— Eh bien, ma chère sœur, il me semble que tu surveilles bien peu la maison. Veux-tu savoir qui a volé le pot-au feu? C'est moi.

— Bah!

— Mais oui. Que voulais-tu que je fasse? Un pauvre homme est venu me voir. Il m'a dit que sa femme était malade, alitée, et qu'il n'avait pas d'argent pour lui préparer un bouillon; alors je le lui ai donné tout fait!

Comme M^{lle} Sarto se retirait sans dissimuler un certain mécontentement, Monseigneur lui dit pour la calmer: — Allez, allez, ne vous agitez pas, reprenez votre calme, car le bon Dieu pensera aussi à notre dîner.

Vie de Marguerite Bosco

MÈRE DE DOM BOSCO

CHAPITRE V.

La Grand-mère (la nonna).

L'obéissance exacte à laquelle Marguerite sut plier ses fils, était moins encore le fruit de sa parole que celui de son exemple.

En mourant, son mari lui avait confié sa mère, que les infirmités condamnaient souvent à garder le lit ou à rester assise sur une chaise.

Mais, habituée dès l'enfance à une grande activité, la bonne et sainte créature travaillait pour la famille autant que ses forces le lui permettaient.

Elle tricotait, raccommodait, préparait le repas, balayait quand elle pouvait, et, grâce à elle, l'ordre régnait dans la maison.

Quand sa bonne volonté demeurait impuissante, Marguerite mettait la dernière main à l'œuvre, car elle était, elle aussi, très amie de l'ordre et de la propreté.

Dans la pensée comme dans la volonté de Marguerite, sa belle-mère devait être la dépositaire de l'autorité souveraine.

En conséquence, elle la vénérât à l'égal de sa propre mère, lui obéissait et la consultait en toute occasion. S'il y avait divergence d'opinion, elle soumettait son jugement au sien.

Heureuse de lui être agréable, elle allait au-devant de ses moindres désirs, s'étudiant, par exemple, à lui procurer les mets qui pouvaient lui plaire.

Durant le jour, et pendant l'hiver surtout, quand ses travaux le lui permettaient, Marguerite passait près d'elle ses moments libres.

La nuit, quand les crises auxquelles elle était sujette étaient plus fréquentes, les spasmes plus violents, elle veillait à ses côtés avec une tendresse vraiment filiale.

Marguerite n'allait point au marché sans avoir une attention pour la bonne vieille. Elle en rapportait une pâte plus fine pour la *minestra* (la soupe), un pain plus tendre, un biscuit, une primeur.

Ce respect pour la *nonna*, Marguerite l'exigeait de ses fils, sans limites, partout et toujours.

« Vous devez à votre grand-mère, disait-elle fréquemment, une obéissance plus prompte qu'à moi-même, ne l'oubliez pas! »

Un manque de respect et d'égard l'aurait trouvée inexorable.

Malgré son amour pour ses enfants, jamais

elle ne leur donna raison contre elle. Une réprimande, une punition même infligée par la grande maman, était toujours juste à ses yeux ; la lever ou la diminuer aurait été pour elle une faute, et sa bonté réfléchie ne s'opposa jamais à la sévérité parfois un peu rigoureuse de la vieille mère.

Cette harmonie parfaite était d'autant plus nécessaire à la bonne éducation des enfants que l'administration matérielle tout entière pesait sur les épaules de Marguerite. Sur elle seule retombait la charge de cultiver la propriété, d'acheter ou de vendre aux marchés du pays, et non seulement elle remplissait avec un courage viril les devoirs ordinaires des femmes de la campagne, mais les travaux les plus rudes, réservés généralement aux hommes, ne l'effrayaient pas.

Un de ses frères venait de temps en temps à son aide, mais ses affaires ne lui permettaient pas toujours de rendre à sa sœur les services désirés.

C'est alors qu'on voyait cette vaillante femme faucher, labourer, semer, couper le blé, le lier en gerbes, le jeter sur la charrette, le battre sur l'aire, et enfin porter les sacs de blé jusqu'au grenier.

A la tête des hommes de journée, elle semblait infatigable, et, pour ne pas être vaincus par une femme, les journaliers déployaient leurs forces jusqu'à l'extrême.

Les multiples occupations de maîtresse de maison obligeaient Marguerite à des absences fréquentes ; mais elle savait que les enfants seraient admirablement surveillés, et, sûre de rencontrer dans la grand'mère une aide puissante, un cœur disposé à la seconder de toutes manières, elle marchait en pleine assurance au seul but qu'elle ambitionnait : la conservation de l'innocence de ses enfants, le salut de leurs âmes, et la gloire de Dieu.

CHAPITRE VI.

Ambition d'une mère. — Éducation virile des enfants.

Comme la noble dame romaine, l'humble paysanne aurait pu dire : « Mes bijoux, ce sont mes fils. »

Les enfants de Marguerite étaient en effet son trésor, son plus bel ornement, sa gloire. Elle n'aimait pas seulement en eux la beauté intérieure, elle voulait encore, dans une certaine mesure, la beauté ou plutôt la bienséance extérieure.

Le dimanche, ils mettaient leurs plus beaux habits ; leurs cheveux, un peu longs, étaient frisés et noués par un joli ruban ; et, la main dans la main, on se rendait joyeusement à la Messe.

Tous ceux qui rencontraient la charmante famille, et particulièrement les mères, s'arrêtaient pour féliciter Marguerite.

« Oh ! les charmants enfants ! s'écriait-on ; on dirait de petits anges ! »

Marguerite jouissait dans son cœur des éloges donnés à ses fils, mais son bonheur venait de la source élevée du sentiment chrétien. Et comme la flatterie, toujours périlleuse, arrivait aux oreilles des enfants :

« Savez-vous bien, leur disait-elle, pourquoi je vous ai fait beaux aujourd'hui ? C'est par respect pour le saint jour du dimanche, le jour du Seigneur ; c'est pour manifester au dehors la joie qui doit nous animer au dedans.

« Ce qu'il faut par-dessus tout, mes enfants, c'est la pureté de l'âme. Il importerait peu d'être bien vêtus, si votre cœur était enlaidi par le péché. Méritez les louanges de Dieu ; les applaudissements des hommes ne servent, le plus souvent, qu'à faire des ambitieux et des superbes.

« On vous a dit que vous ressembliez à des anges. Soyez, en effet, des anges, surtout à l'église : priez comme eux, et les mains jointes, sans tourner la tête ni babiller. Alors Jésus, dans son tabernacle, sera content de vous voir pieux, modestes, et il vous bénira. »

En formant des chrétiens, Marguerite travaillait à faire de ses fils des hommes. De bonne heure, elle voulut les façonner à une vie sobre, laborieuse et dure. Un morceau de pain sec faisait tous les frais du déjeuner ; on ignorait bien entendu, jusqu'au nom de café au lait.

Au retour du collège, et plus tard quand il entra dans la cléricature, Jean ne connut point d'autre régime.

Le lit du petit séminaire comprenait un matelas ; mais pendant les vacances, Jean dormait sur la paille, et il ne s'en portait pas plus mal.

« Il vaut mieux s'habituer à la dure, disait Marguerite, il ne sera point difficile de reprendre ses aises. Qui sait ce que tu seras un jour ! Comme on est heureux de pouvoir affronter une vie de privations et de la supporter vaillamment ! »

Afin de tremper plus fortement encore le caractère de ses fils, elle ne craignait pas de restreindre pour eux le sommeil, si cher aux enfants.

« L'homme qui dort ne prend pas de poissons », disait-elle souvent.

Le soir, elle les occupait à divers petits travaux qui avaient généralement pour but une œuvre de charité. Les enfants se couchaient habituellement à une heure assez tardive, et le matin, cependant, au point du jour, il fallait être debout et sans délai.

« Notre vie est courte, le temps passe vite, répétait Marguerite ; les heures que nous consumons dans un sommeil inutile sont perdues pour le paradis ; les minutes que nous pouvons lui dérober sont une prolongation de la vie.

« Le sommeil est l'image de la mort ; gagner

du temps et le bien employer, c'est gagner des mérites pour le ciel. Que de mérites nous pouvons acquérir en un jour ! » (A suivre).

NECROLOGIE

Le Révérend Père Dom Pie,

de l'Ordre de Saint-Benoît.

La noble et grande famille de Monsieur le Comte de Hemptinne vient s'être frappée dans ses plus chères affections par la perte cruelle qu'elle a tout récemment éprouvée en la personne de l'un de ses membres : le Révérend Père Dom Pie, de l'Ordre de Saint Benoît. En priant ceux que cette mort plonge dans une légitime douleur d'agréer nos religieuses condoléances, en leur apportant l'assurance que les fils de Dom Bosco ne manquent pas de recommander instamment au Seigneur, si besoin en est encore, le regreté défunt, afin d'accélérer pour lui la récompense d'une vie, trop courte sans doute, mais tout entière consacrée à la pratique fidèle des vertus monastiques, nous ne ferons ici que remplir un rigoureux devoir de reconnaissance.

Nos lecteurs le savent déjà, c'est à la famille, de Hemptinne que l'orphelinat Saint Joseph de Maltebruge-lez-Gand doit sa fondation ; c'est elle aussi qui, il y a quelques années, voulut bien en confier la direction à la Congrégation salésienne. Son vénéré patriarche actuel, Monsieur le Comte Joseph, grand-père du pieux Bénédictin dont nous pleurons la fin prématurée, n'a jamais cessé de prodiguer à l'œuvre des orphelins et des enfants abandonnés, les marques d'un profond intérêt. Aussi bien, ce véritable homme de Dieu a-t-il vu son foyer tout spécialement comblé des bénédictions célestes : trois de ses enfants ont revêtu la livrée des ordres religieux les plus illustres et, de la couronne des petits-enfants qui auréole sa vieillesse, quatre se sont détachés pour suivre à leur tour le chemin si vaillamment frayé par leurs aînés.

C'est dans cette seconde génération que Dieu, dont les vues sont adorablement sages et profondes, a discerné une de ces âmes trop belles pour que la terre soit digne, avec ses nombreuses souillures, de leur donner une hospitalité prolongée. Car bien jeune encore était le Père Pie : trois ans et demi s'étaient à peine écoulés, depuis qu'en la chapelle de notre orphelinat de Saint Joseph, il avait pour la première fois, de ses mains, offert le divin Sacrifice. Mais, avec les forces de la jeunesse, il en avait toute l'ardeur généreuse qui se dépense sans compter et c'est victime de son dévouement et de son zèle qu'il tomba, il y a quelques mois, implacablement frappé du mal qui devait l'emporter.

Au jour où il venait de monter pour la première fois à l'autel, son père, Monsieur Paul de Hemptinne, lui adressait ces paroles émues : « Mon fils, il y a vingt-trois ans, nous vous recevions, votre mère et moi, de la part du Seigneur et, dans le feu de

notre reconnaissance, vous prenant dans nos bras, nous vous élevions vers Celui qui vous envoyait à nous, pour vous offrir à Lui. Aujourd'hui notre offre est agréée; vous n'êtes plus à nous; allez, allez de plus en plus auprès de ce Dieu auquel vous appartenez désormais. »

Hélas ! pour le cœur aimant des parents, la consommation complète du sacrifice est arrivée bien tôt et, tout généreux qu'ils sont, je devrais dire: en raison même de cette générosité — de tels déchirements sont profondément douloureux. Il n'est guère, pour les adoucir, que l'espérance chrétienne de se revoir au sein du Dieu qu'on a aimé de concert. C'est cette pensée consolatrice que nous nous permettons, non pas de suggérer, car elle en vit, mais de rappeler respectueusement à la famille si grandement éprouvée de Monsieur le Comte de Hemptinne et, en terminant ces lignes, nous demanderons à nos dévoués coopérateurs d'unir leurs prières aux nôtres à l'intention du fidèle serviteur qu'il a plu au Très Haut de retirer de ce monde.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

France.



- AGEN : M. l'abbé Conquaret, curé-doyen, *Puy-mirol*.
 AIX : M. l'abbé P. Perrin, curé, *Mouriès*.
 AJACCIO : M. l'abbé Mannoni, curé-doyen, *S. Nicolao di Morioni*.
 ANNECY : M. l'abbé E. de Quincy, Vicaire Général, *Annecy*.
 — M. l'abbé H. Genoud, curé, *Arbusigny*.
 AVIGNON : R. P. Magne, *Malemort*.
 BELLEY : M. l'abbé François Mort, curé, *Jassans-Riotier*.
 CAHORS : M. le Chanoine Cavaroc, curé-doyen, *Vayrac*.
 CAMBRAI : M. l'abbé Bertrand, *Cambrai*.
 — M. l'abbé Gaymay, curé, *Mouveau*.
 CLERMONT : M. l'abbé Sarlièvre, curé, *Aydat*.
 — M. l'abbé Hugon, curé, *Martres d'Arrières*.
 FRÉJUS : M. l'abbé Pellisier, curé, *Sauvelonne*.
 LIMOGE : M. le chanoine Lagrange, curé-doyen, *Ahun*.
 MENDE : M. le chanoine Vidal, *Saint-Alban*.
 MONTPELLIER : M. l'abbé Caisso, *Montpellier*.
 ORAN : M. l'abbé Gilloux, curé, *Saint-Eugène*.
 PÉRIGUEUX : M. l'abbé R. J. Fronty, curé, *Cublac*.
 QUIMPER : M. l'abbé J. Goasquen, curé-doyen, *Plouescat*.
 RODEZ : M. l'abbé Brousse, curé, *Sainte Geneviève*.
 ROUEN : M. l'abbé Delaunay, curé, *Bréauté*.
 — R. P. Montsabré, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, *Le Havre*.
 SAINT-BRIEUC : M. l'abbé Cornillet, recteur, *Plévenon*.
 — M. l'abbé P. M. Hamon, professeur, *Guingamp*.
 — M. l'abbé J. M. Le Goff, vicaire, *Duault*.
 SAINT JEAN DE MAURIENNE : M. l'abbé Martin, curé, *Villarodin*.

VANNES : M. l'abbé Le Guen, Supérieur du Petit-Séminaire, *Ste-Anne d'Auray*.
 — M. l'abbé J. Le Pioufic, recteur, *Radenac*.
 VERSAILLES : M. l'abbé Jaugey, aumônier des Carmélites, *Versailles*.



AGEN : Mme Jeanne Salance, *Prayssas*.
 AIX : Mlle Joséphine Isnard, *Salon*.
 — Mlle Marie Monteaut, *Salon*.
 — M. Léopold Bonnet, *Aix*.
 — Mlle Céline Durand, *Berre*.
 — M. Joseph Truchement, *Salon*.
 AMIENS : Mlle Vicaire, *Amiens*.
 ANGERS : M. Blancard de Farges, *Durtal*.
 — Mme Marie Cadi, *Newy-en-Mauges*.
 ANNECY : Mlles Mélanie et Marie Brèche, *Saint-Gervais-les-Bains*.
 — Mlle Marie d'Ayat, *Bonneville*.
 AVIGNON : M. Pierre-Joseph Germain, *Source Vedène*.
 BLOIS : Mme veuve Fillion, *Contres*.
 CAMBRAI : Mme veuve Cousyn, *Dunkerque*.
 — Mme Marchand, *Lille*.
 — M. Donay, *Lille*.
 — Mme Auguste Boucq, *Lille*.
 — Mme Lecouffe, *Lille*.
 — M. Babled, *Lille*.
 — M. le docteur Billon, *Loos*.
 — M. V. Dupire, *Landas*.
 — Mme veuve Leroy, *Raucourt*.
 — M. A. De Pilon de Saint Philbert, *Douai*.
 — Mlle C. Planquel, *Houplines*.
 — M. E. Flipo-Bouchart, *Tourcoing*.
 CHAMBÉRY : Mme Bartesago, *Chambéry*.
 CHARTRES : M. Victor Aumoine, *Courtalain*.
 CLERMONT : Mlle Marie Fontvieille, *Isserteaux*.
 COUTANCES : Mlle Marie Legros, *Avranches*.
 GRENOBLE : Mlle Esther Moulin-Peyre, *Grenoble*.
 — Mlle Marcellite Ruelle, *Notre Dame de l'Osier*.
 LANGRES : Mlle Germaine-Léontine Dehault, *Saint-Dizier*.
 LAVAL : Mme Morton, *Gorron*.
 LYON : M. Martial de Prandières, *Lyon*.
 — Mme Pajot, *Lyon*.
 — Mme Pelletier, *Lyon*.
 — M. Ferdinand Raffin, *Lyon*.
 — Mme Maria Dorier, *Saint-Maurice-sur-Loire*.
 — Mme Philippe Deléage, *Saint-Priest*.
 — Mme veuve Brosse, *Meys*.
 MARSEILLE : Mme Giraud, *Marseille*.
 — Mlle Louise Carrière, *Marseille*.
 — Mme veuve Castellan, *Marseille*.
 — M. Le Stang, *Marseille*.
 — Mme Michel Colomb, *Marseille*.
 — M. Émile Darier, *Marseille*.
 — Mme De Postis, *Marseille*.
 — M. Maurice Sumian, *Marseille*.
 MEAUX : Mme la Vicomtesse de Maricourt, *Vieux-Maisons*.
 MONTPELLIER : Mlle Brunel, *Montpellier*.
 — Mlle Marie Vigouroux, *Montpellier*.
 — Mme Achille Gauch, *Caux*.
 — M. le Marquis de Massia, *Béziers*.

NANCY : M. Thiriet, *Saint-Nicolas-du-Port*.
 — M. Pierre, *Lunéville*.
 NEVERS : M. Louis Neveu, *Nevers*.
 NICE : Mme Denegri, *Saint-Jean de Villefranche*.
 NIMES : Mlle de Lasfond, *Nîmes*.
 PARIS : M. A. Guillin, *Paris*.
 — Mme A. Guillin
 — Mme Dupuy de Lôme, *Paris*.
 — Mme la Comtesse Dillon, *Paris*.
 — Mme veuve Bertinot, *Paris*.
 — Mme Klein, *Paris*.
 — M. Garaud, *Paris*.
 RENNES : Mme la Marquise de Lescouet, *Rennes*.
 — Mlle Marguerite Petit, *Baguer-sur-Morvan*.
 — M. Joseph Corvaisier, *Fougères*.
 RODEZ : Mme Nathalie Serpantier, *Millau*.
 — Mlle Marie Boudène, *Saint-Affrique*.
 SAINT-BRIEUC : M. André Bernard de la Gastinais, *Lamballe*.
 — Mlle Yvonne Le Deuff, *Saint-Caradec*.
 — Mlle Gouriou, *Ploezal*.
 — Mme veuve Rose Pommeret, *Mordreux-Pleudihen*.
 SEEZ : M. Ernest Maillard, *Commeaux*.
 TOULOUSE : M. Jean Bruno, *Ponze-Montgiscard*.
 — M. Ernest Lafond, *Toulouse*.
 TROYES : M. Paul Payen, *Troyes*.
 VERSAILLES : M. Jean Grousseau, *Versailles*.
 — M. Joseph Normand, *Versailles*.

Autres pays.



ITALIE : Mgr. Albert d'Armailhac, recteur de S. Louis des Français *Rome*.
 — R. P. David, Supérieur des Religieux Maristes, *Moncalieri*.
 BELGIQUE : Rde Mère Émérance Reule, des Chanoinesses Régulières de l'Ordre de S. Augustin, *Berlaymont*.
 ESPAGNE : Rde Mère Sainte Claire Y. Arrias de Pau, Religieuse de la Sainte Famille, *Valence*.

†

ALLEMAGNE : M. Othon de Michalowsky, *Freiburg*.
 ALSACE-LORRAINE : Mme Aloïse Wigersheim, *Andlau*.
 — Mme la Baronne Douairière Zorn de Bulach, née Antoinette-Fidèle de Reinach-Hirtzbach, *Strasbourg*.
 BELGIQUE : M. Henri Casterman, *Tournai*.
 CANADA : M. Zéphirin Bouillé, *Deschambault*.
 — Mlle Marie Clapin, *Saint-Sauveur, Québec*.
 — M. Etienne Gauvin, *Saint-Roch, Québec*.
 ITALIE : M. Joseph-Augustin Borbey, *Charvensod*.

Compositions en l'honneur de la T. S. Vierge.

- N. 1. — *Sancta Maria, succurre miseris*. Grande antienne à sept voix et deux chœurs, 1 fr.
- N. 13. — *Ave Maria*. Pour quatre voix mixtes, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 0,90 cent.
- N. 18. — *Haec est praeclarum*. Antienne à la T. S. Vierge, pour quatre voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr. 10.
Le chant séparé, chacune des parties, 0,15 cent.
- N. 35. — *Regina Coeli*. Motet pour temps pascal, pour deux voix de contralto ou quatre voix mixtes, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 1 fr. 10.
- N. 36. — *Litanies de la T. S. Vierge*, pour deux voix de contralto ou quatre voix mixtes, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 1 fr. 20.
Le chant seulement, chacune des parties séparées, 0, 20.
- N. 38. — *Sancta Maria, Virginum piissima*. Motet en l'honneur de la T. S. Vierge, pour quatre voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 0, 80 cent.
- N. 39. — *Signum magnum*. Motet en l'honneur de la T. S. Vierge pour quatre voix égales, avec accompagnement *ad libitum*, 0,80 cent.

Pour la Semaine Sainte.

- N. 4. — *Stabat Mater*, pour deux voix de contralto, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 0, 90 cent.
Les parties séparées, 0, 20 cent.
- N. 17. — *In Monte Oliveti*. Répons à quatre voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 0,70 cent.
Le chant seulement, 0, 15.
- N. 34. — *In Monte Oliveti*. Répons ou motet pour deux voix de contralto, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 0, 80 cent.
- N. 40. — *Les Sept Paroles du Christ en Croix*, pour chœur à trois voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 2 fr. 50
- N. 46. — *Stabat Mater* à trois voix mixtes, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr.
Le chant seulement 0, 20 cent.

Autres Compositions du même auteur.

- N. 41. — *Domine, ad adjuvandum*, en faux bourdon à 3 voix mixtes — *Magnificat*, dans les huit tons Grégoriens, avec accompagnement et faux bourdons, à 3 voix mixtes, très faciles et pouvant s'adapter à tous les psaumes des Vêpres, 1 fr. 10.
- N. 45. — *Ecce Sacerdos Magnus*. Antienne pour l'entrée solennelle d'un évêque, pour contraltos ténors et basses, avec accompagnement *ad libitum*, 1 fr.
Le chant seulement, 0,15.
- N. 7. — *Petit motet en l'honneur de S. Joseph*, pour deux voix égales, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, 0,50 cent.

Ouvrages de l'abbé Jamar.

- Le Mois de Marie*—Lectures pieuses pour sanctifier le Mois de Mai — Joli vol. de 320 pag. — L'Exemp. 2.00
Le Mois de Mai, consacré à la Mère de Dieu — L'Exemplaire: 1.00
Marie, Mère de Douleurs, d'après le P. Faber — L'Exemplaire broché: 0.75 — relié: 1.10.
Explication de la troisième parole de Jésus sur la Croix Voilà Votre Mère — L'Exemp.: 0.75.
Salut Joseph honoré pendant le Mois de Mars — Courtes considérations pour chacun des jours du mois de mars. — L'Exemplaire: 0.30.
Sanctus Paulus, Doctor Gentium, enarratus et illustratus juxta commentaria Cornelii a Lapide, *notulis quibusdam adjectis*, cum approbatione — L'Ex.: 1.00.

Ouvrages d'autres auteurs.

- La Sainte Communion*, par l'abbé Bernard Arato, Docteur en Théologie — L'Ex.: 0.70; franco: 0.90.
De Heilige Communie, door Bernardus Arato, Sacr. Theol. Doctor. — Vertaald naarde vierde italiaansche uitgave — Prijs: 1 frank.
Joris-Karl Huysmans — *Esquisses biographiques sur Dom Bosco*. Ouvrage de luxe — L'Exemp.: 1.50.
Dom Bosco, De Apostel der jeugd in onze XIX^e eeuw. naar het fransch, door *J. Vossen*, Priester, leeraar aan het Collegio van Sint-Truden . . . L'Exemplaire: 1.50.
Dom Bosco, Ein Apostel der Jugend im XIX^e Jahrhundert *Eugen Mederlet*, Von Salesianischer Priester der Gesellsch aft Dom Bosco's. Schönes Buch von 200 Seiten . . . Preis: 1.00.
Vie de Marguerite Bosco, Mère de D. Bosco, par J. B. Lemoyne, prêtre salésien. Élégant volume de 210 pages . . . Prix: 1.50.
Vie populaire de Marguerite Bosco, Mère de D. Bosco. Brochure de 180 pages . . . Prix: 0.60.
Le Saint-Suaire de Turin par l'abbé Noguier de Malijay, prêtre de D. Bosco. Un vol. in-8^o raisin, avec de nombreuses photogravures . . . L'Exemplaire: 2.50.
Résumé des Leçons de Composition Typographique, données aux Élèves de l'École professionnelle Saint-Jean-Berchmans . . . L'Exemplaire: 0.60.
L'Harmonium Diatonique. Nouvel instrument donnant au plain-chant l'accompagnement consonnant que réclame sa nature. — Sa théorie établie en 12 questions et son appréciation appuyée sur 12 documents. — Invention du Fr. Robert Colette, S. O. C., religieux de l'abbaye du Val-Dieu (Aubel-Belgique). L'Exemplaire: 1.50.
P. François O. M. *Liber Psalmorum*, hebraïce veritati restitutus . . . L'Exemplaire: 2.00.
Kannunik Ch. Lucas, *Werkmansbelangen*, Onderhondingen met den werkman . . . Het Exemplaar; 1.00.
Un poète populaire, Nicolas Defrecheux, par E. Laveille, S. J. . . . L'Exemplaire: 0.75.
L'abbé François Scaloni, p. s., *Capital et Travail*, Manuel populaire d'Économie sociale — 3^{ème} édition . . . L'Exemplaire: 2.00.
Rodolphe, un Modèle pour les enfants par *Emy Gierhl*, suivi de *Michel Magon* par *Dom Bosco* — Sixième édition . . . L'Exemplaire: 1.25.

Brochures de propagande - Feuilles ascétiques.

- À Jésus au Très Saint Sacrement*, broché, le 100, 4.00; les 500, 10.70; le 1000, 15.50.
 Cartonné, » 6.00; » 17.50; » 25.00.
Aan Jesus in zijn Allerheiligste Sakrament — Broché, le 100, 5.00; les 500, 10.00; le 1000, 15.00.
Conseils aux Jeunes Gens, par Dom Bosco, l'Exemplaire: 0.10.
Principes fondamentaux de la vraie Religion, l'Exemplaire: 0.10.
Les Six dimanches et la Neuvaine de S. Louis de Gonzague, l'Exemp.: 0.10.
Exemples de dévotion aux âmes du Purgatoire, l'Ex.: 0.15.
Scènes de la Passion, par l'auteur des *Oubliés*. Vol. in-12, relié: 0.50 . . . La douzaine: 5.00.
Deux Nouvelles, Les Diamants, l'Orphelin, l'Exemp.: . . . 0.60.
Litanies du Sacré-Cœur de Jésus, le 100 . . . 1.00.
La Ligue du Dimanche, le 100 . . . 1.50.
Neuvaine en l'honneur de Notre-Dame Auxiliaatrice, le 100 . . . 1.00.
Les Quinze Promesses du Saint-Rosaire, le 100 . . . 1.50.
La Semaine sanctifiée par la dévotion à N. D. des Sept Douleurs, le 100 . . . 0.50.
Prière à Saint Joseph, le 100 . . . 0.40.